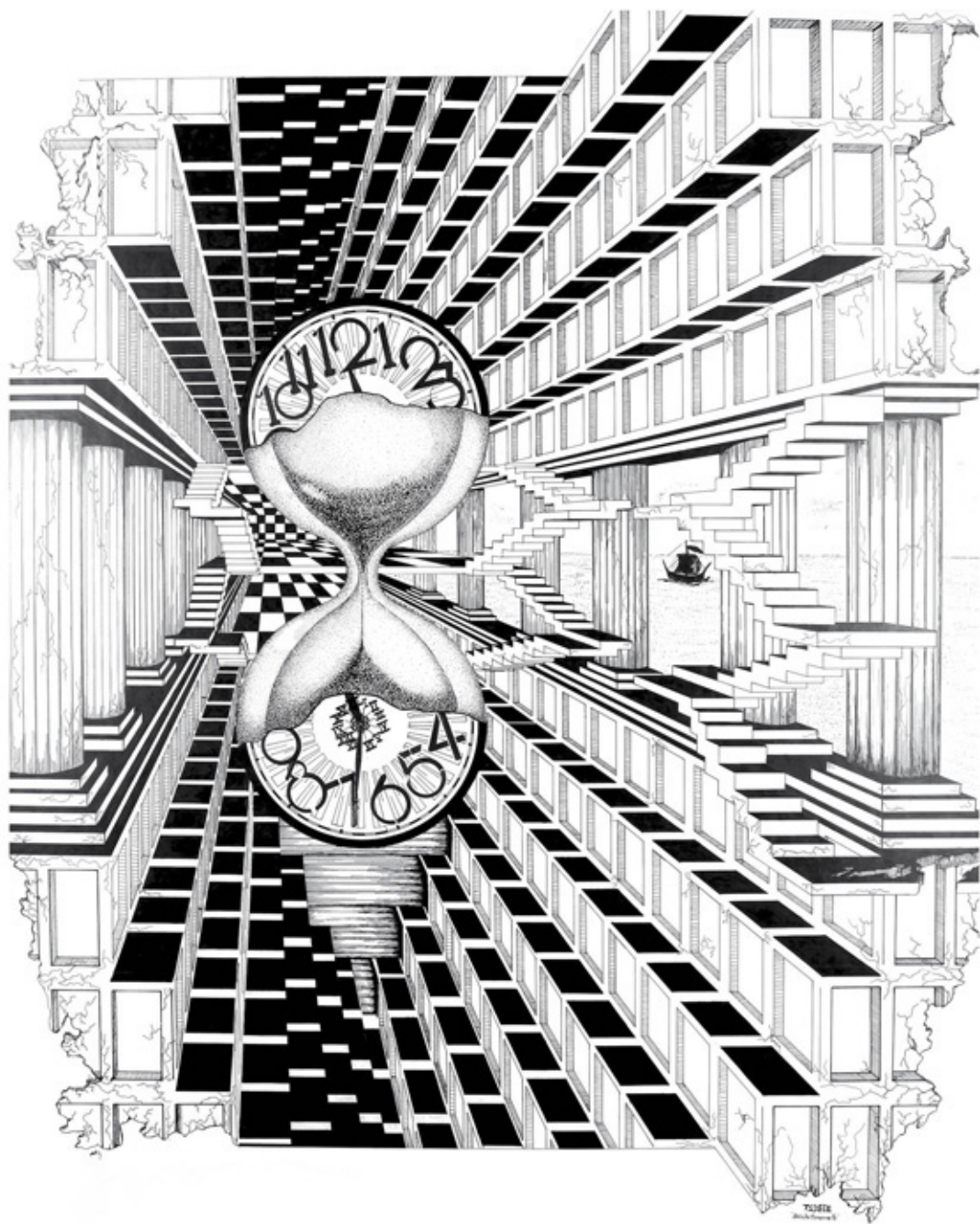


LOUISE TREMBLAY

Pour toi Jacques...



Belle Feuille

Pour toi Jacques...

LOUISE TREMBLAY

Pour toi Jacques...

Lettre

Belle Feuille

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

**Tremblay, Louise, 1963-
Pour toi Jacques...**

Lettre

ISBN imprimé 978-2-924530-03-0

ISBN numérique pdf 978-2-924530-04-7

ISBN numérique ePub 978-2-924530-05-4

I. Titre.

PS8639.R453P68 2014 C843'.6 C2014-942699-2

PS9639.R453P68 2014

Révision et correction : Josyane Doucet

Mise en page : Yvon Beaudin

Infographie des pages couvertures et intérieures : Yvon Beaudin

Photographie de la couverture : Dominique Lemieux

Imprimeur : Marquis

La maison d'édition remercie tous les collaborateurs à cette publication.

Les Éditions Belle Feuille

68, chemin Saint-André

Saint-Jean-sur-Richelieu, QC J2W 2H6

Téléphone : 450 348-1681

Courriel : marceldebel@videotron.ca

Web : www.livresdebel.com

Distribution:

BND Distribution

4475, rue Frontenac, Montréal, Québec, Canada H2H 2S2

Tél. : 514 844-2111 poste 206 Téléc. : 514 278-3087

Courriel : libraires@bayardcanada.com

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec—2015

Bibliothèque et Archives Canada—2015

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés

© Les Éditions Belle Feuille 2015

Les droits d'auteur et les droits de reproduction sont gérés par Copibec

Toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à :

Copibec (reproduction papier) - 514 288-1664 - 800 717-2022

Courriel : licences@copibec.qc.ca

Imprimé au Québec

Pour toi Jacques, voici ton monde,
prends-en bien soin,
car il t'appartient désormais.

Jacques,

Il se peut que ceci ne soit pas le nom que l'on te donne finalement. C'est d'autant plus probable que ce n'est guère un prénom en vogue par les temps qui courent.

Je t'ai baptisé dans le seul but de t'écrire cette longue lettre.

La grossesse d'Annie avançait et à tout moment je me demandais comment on allait t'appeler. Mais tes parents ne voyaient pas d'urgence à te nommer. Moi je trépignais. Alors, je t'ai donné le nom de mon père, un peu parce que c'est quelqu'un à qui j'aurais aimé écrire une longue lettre, lui raconter comment je voyais le monde. Comme il n'est plus, c'est vers toi, descendant indirect, qu'ira cette offrande. Elle contient mes idées, mes opinions, mes rêves, mais en aucun cas je ne m'attends à ce que tu y adhères. Je voulais simplement te faire cadeau d'un peu de moi.



1. Le choc de la nouvelle

Dans l'histoire de notre famille, il y a un ange gardien, qui, bien que je ne l'aie pas connu, veille et veillera toujours sur nous. Il s'agit du curé Patenaude qui, un jour de fougue avait écrit à ma mère « reviens-moi en supplice de Tantale ! » Or, ma mère avait toujours associé quantité de miracles à cet « ange », puisqu'ils se produisaient typiquement près d'une date importante dans la vie de feu ce bon curé. Son anniversaire de naissance était le 6 mars.

Très exactement quatre jours avant l'anniversaire de ce bon curé, un nouveau miracle s'est produit : nous avons appris ta venue. Nous avons sauté de joie, enfin pas tout de suite, mais quand nous avons enfin décrypté le message codé. Il s'est fallu quelques bonnes minutes pour que ton grand-père comprenne tes premières manifestations, quand il a ouvert la boîte qui contenait un test de grossesse positif. N'en ayant jamais vu auparavant, il s'est d'abord demandé si ce n'était pas un nouveau gadget pour son ordinateur. Quelqu'un a dû lui souffler de quoi il s'agissait.

Quant à moi, je partage bien sûr la grande joie de tous, surtout de tes parents, mais au fond de moi gît une grande peur. Jacques, le monde que nous te léguons est malade. Laisse-moi prendre un peu de ton temps de gestation pour te raconter.

D'abord au début du siècle au cours duquel je suis née (parce que nous n'appartenons même pas au même siècle, toi et moi), les gens avaient à cœur de protéger leur code moral et de le placer au-dessus de leurs désirs personnels. La religion y veillait. Je te parle de mon monde, par conséquent, des catholiques francophones du Québec. Bien sûr, les gens étaient parfois malheureux, mais collectivement, chaque chose était à sa place et les affaires marchaient rondement. Certes, à l'occasion, un bon curé laissait échapper une déclaration passionnée, mais, dans le cas qui nous préoccupe, je suis persuadée que ce bon curé n'a pas poussé l'audace plus loin. C'est juste malheureux pour sa réputation que cette lettre se soit retrouvée entre mes mains.

À un moment donné, quelque chose a tout fait sauter. Les valeurs ont perdu de leur suprématie. Je n'arrive pas à savoir exactement ce qui a tout fait basculer. Est-ce la venue de l'automobile ou de la télévision ? Les gens ont-ils subitement décidé de ne plus se laisser imposer des guerres inutiles ? Est-ce une réaction collective à la deuxième Grande Guerre ? Aujourd'hui, du moins en Amérique du Nord, les hommes sont libres de faire ce que bon leur semble. Ils peuvent choisir leur métier, dans certains cas, leurs horaires de travail, leur religion, leur conjoint et même d'en changer à leur guise. Mais l'homme n'est pas fait pour autant de liberté. Parce que cela implique qu'il devra faire des choix et que ceux-ci devront être les bons. Sinon, il aura échoué et cette société ne tolère guère l'échec. Parce que malgré tout, bien des choix individuels s'avèrent malheureux, beaucoup doivent composer avec l'échec sous une forme ou une autre. On assiste par conséquent à quantité de dépressions, de suicides, de cancers. L'homme est torturé.

L'homme est torturé, mais il sait que le génome humain compte à peine deux fois plus de gènes qu'une mouche, à peine 300 000.

L'homme qui tue la mouche sans aucun remords ne peut pas prendre connaissance d'une telle découverte sans se sentir un peu coupable, un peu déprimé.

Tu vois, Jacques, l'homme est seul, et paradoxalement n'a jamais été en contact avec autant de gens. La science a littéralement explosé dans toutes les directions en même temps. Désormais, chacun peut posséder un ordinateur personnel, magasiner sur la toile, se faire des amis avec lesquels le contact sera parfois intime, parfois superficiel. J'ai entendu des gens prétendre que le contact virtuel permettait de passer outre à l'aspect physique, et par conséquent, immédiatement atteindre un niveau de profondeur rare. Commentaire qui pourtant me semble un poil superficiel.

Mais toi, tu auras un corps parfait, la science y veille. Les parcelles de ton corps que tu n'aimeras pas pourront facilement être modifiées. Il y a belle lurette que la liposuccion et les chirurgies plastiques existent. Cependant, ces technologies sont de plus en plus accessibles, sans compter que les institutions bancaires se mêlent de la partie en offrant des plans de financement pour ces chirurgies. Consommez maintenant, payez plus tard. Et la science se surpasse. Je viens de lire que du cartilage a été réalisé en laboratoire à partir de graisses provenant de tissus retirés par liposuccion. Et là, je ne te parle pas de ces histoires presque anciennes de clonage animal et du débat en cours qui vise à déterminer si c'est éthiquement correct de créer un humain par clonage.

Parlant de tous ces petits morceaux humains, je lis actuellement un roman dont les références historiques semblent solides. On y fait référence à une réunion des très hauts dirigeants de l'Église catholique lors de laquelle une question en apparence fort simple fut débattue. Le sujet devint vite embarrassant en raison de la position

même de ces seigneurs. La discussion tournait autour de ceci : un père jésuite voulait absolument savoir si le saint prépuce conservé dans un certain monastère était digne d'être vénéré. Du coup, on vit apparaître nombre de prépuces en différents endroits (un peu comme des reliques de la Seule Vraie Croix). Mais, ce qui embarrassa le Saint-Office fut de déterminer si lors de sa résurrection et de son ascension, Notre Seigneur avait retrouvé cette parcelle de son anatomie. Veux-tu savoir comment tout cela a fini ? Ces vénérés membres de la sainte assemblée eurent de si violentes discussions, que la commission papale dut trancher : non, le précieux organe ne pouvait accéder au rang de saint prépuce, car seulement les parties du corps ayant subi le martyre pouvaient être considérées comme reliques.

Dans ton nouveau monde, Jacques, il y aura aussi des croyances religieuses, des croyants, des débats philosophiques et des guerres religieuses. Depuis le début des temps, l'homme a voulu savoir ce qu'il pouvait bien être venu faire sur terre. Et ce fut le début du monde des Dieux. Tiens, que je te raconte !

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre était déserte et vide; les ténèbres couvraient l'abîme, et le vent de Dieu battait la surface des eaux. »

Tu es encore trop jeune pour savoir qu'il s'agit du coup d'envol de la Genèse. Un tel paysage désertique aride et ténébreux ne donne pas envie de se soustraire au joug de Dieu qui éventuellement créera le firmament, les eaux, la lumière, les ténèbres (non, celles-ci y étaient déjà, enfin) les plantes, des lumières au firmament pour séparer le jour de la nuit, dans le but évident d'implanter un système de calendrier, qui plus tard sera totalement informatisé. Quand il fut

blasé par toutes ses créations, alors seulement Il donna naissance à l'homme.

Je te parle de la religion catholique, car c'est celle qui est le plus près de moi, mais les autres croyances sont essentiellement basées sur le même modèle. D'abord, il a fallu s'imaginer comment le monde s'est créé, puis il a fallu expliquer la supériorité de l'homme sur les autres créatures. Et comme l'homme ne connaît que l'homme, il n'a pas su définir les nouveaux dieux autrement qu'à l'image de l'homme.

Des sociétés ont cru en des dieux multiples et bagarreurs, d'autres, en un seul dieu, d'autres encore, en un habile mélange des deux. On s'est imaginé des dieux, on leur a prêté des formes surhumaines (normal) et des desseins secrets. Les dieux géraient le monde et une partie de tout ce qui pouvait arriver à l'homme, bien que ça ne faisait aucun sens parfois, était tout de même soutenu par une quelconque logique divine. Ne restait plus à l'homme qu'à croire. Cela lui sied bien. Cela lui évite de se torturer l'esprit à comprendre le pourquoi de la vie et l'utilité de la mort. Cependant, l'homme n'est ni stable ni fiable. Parfois, il croit aveuglément et est prêt à acheter tous dogmes et principes divins. Parfois, il balaie tout du revers de la main, et part à la reconquête de sa liberté. Alors, le doute s'installe. Il se met à avoir peur de la mort. Tu sais, Jacques, ça a l'air idiot comme ça, mais chacun de nous est ballotté entre sa foi et le déni de sa foi, entre sa confiance et ses peurs. Certains vivent cela mieux que d'autres qui parfois ne s'en sortent pas.

Quand l'homme a la foi, cela ne veut pas dire qu'il prie et fréquente les lieux de culte religieusement, cela signifie simplement qu'il croit. En n'importe quoi. Tiens, pendant ses périodes impies, ma mère vénérât le soleil et déclarait avec autorité que

seul le soleil avait pu permettre la vie. En donnant la chaleur, il permettait aux organismes de se développer. À preuve, si on laissait une vulgaire goutte d'eau au soleil, rapidement, quantité de micro-organismes allaient prendre naissance. Entre créer la « bibitte » et l'homme, en visionnaire qu'elle était, elle assurait que ce n'était probablement qu'une formalité que les ordinateurs arriveraient un jour à résoudre. Il m'aura fallu beaucoup de recul pour lui donner raison sur ce point. Pas parce que je suis lente, mais parce qu'elle était diablement en avance sur son temps.

Je me souviens d'une autre époque où sa foi s'était portée sur une gourou locale qui avait écrit une caisse de livres sur la Vérité. Je me souviens très bien des livres blancs et dorés, mais pas de la gourou en question. Un beau jour, les livres ont disparu. Après les avoir dévorés et avoir totalement adhéré à cette nouvelle Vérité, ma mère était retombée dans son impiété. Je l'ai toujours soupçonnée d'avoir brûlé les livres dans le poêle à bois, ce qui à mes yeux constitue un sacrilège. On ne brûle pas un livre, parce qu'alors on tue l'étincelle de création à qui elle doit son existence.

Je te raconte cela, mais à la vérité, je n'ai jamais avoué à ma mère que pour moi, c'était mal de tuer un livre. C'est comme ça entre les parents et les enfants, il y a des tonnes de tabous. Et plus il y en a, plus il faut s'assurer d'avoir une carapace solide pour que tout tienne en place. Les tabous sont lourds à porter. Jacques, je pense que ce que je te souhaite le plus, outre la santé, l'intelligence et la joie de vivre, c'est d'avoir tes parents pour meilleurs amis. Peut-être pas pendant l'adolescence, mais avant et après cette période troublée. Parce que quand tu dois lutter continuellement contre l'opinion de tes parents, tu perds du temps. Je le sais, parce que pour moi, la chose qui soit la plus naturelle, c'est l'écriture. Pendant des années, je souffrais de ne pas écrire, mais je me com-

plaisais dans ma souffrance. Il aura fallu que ma mère meure pour que je me donne la permission d'écrire. Le pire dans tout cela, c'est qu'elle aurait probablement pris plaisir à me lire.

Tu ne te rends probablement pas compte que je fais des efforts incommensurables pour ne pas m'éparpiller. Le résultat me semble mitigé. Le but premier de cette lettre est de t'offrir un survol de ce monde dans lequel tu t'apprêtes à faire ton entrée, pour t'éviter des surprises qui pourraient être désagréables. Par conséquent, ce survol doit tenir compte de l'homme, puisque c'est sa faute si le monde tourne comme il tourne. Comme l'homme lui-même est disparate par essence, je vais obligatoirement sauter d'un sujet à l'autre, ce dont je m'excuse à l'avance. Je ferai des efforts pour m'en tenir à un fil conducteur.

Par conséquent, je ne te parlerai pas encore de Bill Gates ni de Napster ni de Harry Potter. Je vais plutôt revenir aux croyances et t'avouer mes propres péchés mignons. Comme je suis un peu agnostique, mais en recherche de foi tout de même parce que mes angoisses de mort me tiraillent, je vais occasionnellement me consoler auprès des voyantes. Évidemment, à ce chapitre, j'ai connu quelques expériences décevantes, mais j'ai aussi rencontré des phénomènes. J'y vais aux cinq ou six ans, avec des visites plus régulières en période de crise existentielle.

Comment fais-je pour les dénicher ? C'est simple. J'avoue mon penchant à qui veut bien m'entendre et bien souvent les gens me diront « j'ai vu un voyant extraordinaire » ou « je connais quelqu'un qui... ». Les seules prédictions qui m'ont été faites et qui m'ont surpris sont celles, très précises, qui se sont réalisées par la suite. Pour le reste, je ressors des consultations avec cette impression de m'être fait dire ce que je souhaitais entendre. Résultats plutôt tièdes

jusqu'à ce que je rencontre MH. Sa particularité est de m'avoir fait les cartes de manière si organisée, qu'au sortir de la consultation, je me souvenais de presque tout ce qu'elle m'avait annoncé. Comme j'avais trouvé auprès d'elle un très grand réconfort, j'ai supposé que c'était dû à ses prédictions. Alors, j'ai modelé ma vie sur ses prophéties. Elle m'avait annoncé que j'allais désormais prendre soin de mon corps – j'ai mis ton grand-père aux pois chiches, à la luzerne et au tofu. Elle m'avait prédit une entrée d'argent, j'ai liquidé un placement. Bref, au point que ton placide de grand-père a dû me parler. À partir de ce moment-là, j'ai gardé pour moi tout commentaire ayant trait à MH, mais je continue à la voir tout de même. Le pire, c'est que ton grand-père est toujours curieux de savoir ce qu'elle m'annonce. Parce qu'indirectement, elle me parle de lui, il aime bien savoir que MH parle de lui.

Tout cela sert évidemment à asseoir notre sentiment de sécurité. Pour pouvoir produire, créer, travailler, bref faire autre chose de sa vie qu'angoisser, manger et dormir, chacun de nous doit déterminer ses propres balises. L'enfance sert un peu à cela, se positionner face au reste du monde. Plus tôt on arrive à se sentir confortable dans notre ramassis de croyances et de peurs, plus vite on arrive à jouir de la vie. On apprend jeune à s'allier nos semblables et à s'aliéner nos dissemblables. Et on apprend aussi vite à lire les gens. On se donne des points de repère, on se fie à l'astrologie, on catégorise les gens par race, croyance, couleur, provenance, allégeance politique, provenances et champs d'intérêt. On détermine de la sorte qui sont les bons et qui sont les méchants.

Ainsi, pour ta gouverne, si tu venais au monde à terme, tu serais un « serpent-bouleau » selon l'astrologie celtique. Le serpent-bouleau s'entend à merveille point de vue amour, sexualité et amitié avec le roi-surreau, le fleuve de vie-tilleul, le chaudron-sorbier et

j'en passe. Rappelle-toi de rechercher ces signes quand viendra le temps de vivre ta vie amoureuse.

Le serpent-bouleau est, selon l'astrologie celtique un être insupportable, jaloux, coléreux, possessif et parfois envieux. Pourtant, il est toujours accompagné d'une véritable cour de gens désireux d'apprendre sa science. C'est un être qui possède l'art oratoire, une manière de persuader et de convaincre les autres que leur intérêt est de faire ce que lui a décidé. Très nerveux et inquiet, le serpent-bouleau traverse la vie comme s'il devait éviter de rencontrer quelqu'un, un ennemi appartenant à un passé si lointain qu'il ne parvient pas à s'en souvenir. C'est aussi un « animal politique » qui travaille toujours et qui ne trouve jamais le repos. Son destin risque d'être tortueux : il passe son temps à se permettre des choses interdites puis à chercher à échapper à la culpabilité et à la punition.

Tout cela ne me semble guère réjouissant. Ne t'en fais pas, il se peut que tu naisses avant ou après terme. Et puis l'astrologie celtique peut comporter sa part d'erreurs.

Si on n'aime pas l'astrologie celtique, il y a moyen de se rabattre sur d'autres types d'astrologies. Tiens, si on prend l'astrologie chinoise, tu serais serpent dont l'élément est le métal et la polarité négative. Ton grand-père aussi est serpent.

Le serpent de métal est un être secret qui aime laisser planer un certain mystère autour de lui. Organisé, calculateur et intelligent, il est doté d'un sixième sens qui lui permet toujours de savoir avant tout le monde où, quand et comment se présentent les meilleures occasions. C'est également un partisan inconditionnel du luxe, toujours à la recherche du pouvoir et de la richesse.

Décidément, les astres ne feront pas de toi un ascète.

Trouvé quelque part dans un livre de prénoms : Jacques est le nom donné à des personnes de grande force qui s'appuie sur une émotivité puissante, une activité dévorante et de bonnes réactions. Ils ont tendance à la colère, dotés d'une volonté de fer, ce sont des hommes de combat (j'abrège, bien sûr). Par extension, on semble poser que ce sont des êtres contestataires. Leur devise pourrait être « celui qui porte la flamme » ou encore « fils de tonnerre ». Tu vois, même le prénom que je t'ai choisi semble concorder avec tes horoscopes. Mais encore là, ton grand-père pourrait trouver à redire sur mes interprétations.

L'astrologie est non seulement utilisée pour décrire le caractère des gens, mais aussi pour prédire l'avenir – les astres détermineraient notre destinée. La plupart des journaux et magazines publient les prédictions selon l'horoscope à chacune de leurs parutions. Ainsi, si tu étais déjà au monde, ta journée en date du 6 mars 2001 (on se rappelle, le 6 mars est l'anniversaire de ce bon curé Patenaude) aurait eu l'air de ceci : « Vous partagez les mêmes convictions qu'une personne de votre entourage dans une histoire qui pose problème. Curieux, vous pourrez amorcer une activité prenante. Les contacts avec les gens de votre entourage sont riches en enseignement. » Précis, n'est-ce pas ? Pourtant, l'horoscope a des tas d'accros.

Outre les consultations avec MH, je prise les biscuits chinois, communément appelés (traduction douteuse ?) « biscuits de fortune ». Un midi de fin d'année, je vais chercher mon lunch au comptoir de restauration chinoise situé dans un grand centre commercial. En me souhaitant la bonne année, la personne à la caisse me donne un de ces fameux biscuits. Je dois te dire que je ne fais pas exprès pour en consommer, le destin doit les avoir mis sur mon chemin pour que je m'accorde le droit d'en ouvrir un. Ce jour-là,

le message disait sans ambiguïté aucune, « vous aurez de nouveaux vêtements ». Comment un vulgaire biscuit aurait-il pu prévoir que juste après avoir mangé, j'irais acheter un tailleur ? Ne te donne même pas la peine de répondre, ton grand-père m'a déjà expliqué sa théorie là-dessus.

L'homme est malade de toutes ses aberrations. Mais il n'y a pas que l'homme qui soit malade. La bête l'est aussi par les temps qui courent, et c'est toute une histoire.

Il y a quelques mois, des troupeaux de vaches britanniques étaient atteints de ce qu'on a qualifié de la maladie de la vache folle. Il semble que ce soit un virus sans grand danger pour l'homme, mais capable de rapidement décimer des troupeaux entiers, ce qui est évidemment éminemment dommageable pour l'industrie de l'élevage. Mais il y a plus. J'ai lu quelque part que le fleuron de la restauration rapide, MacDonald, avait vu ses ventes baisser drastiquement suite à cette épidémie. Par contre, juste avant Noël, en France, un fabricant de jouets a fait fortune en mettant sur le marché une vache en peluche qui se mettait à faire toutes sortes de mouvements bizarres si on lui pressait le corps. À cette époque, les éleveurs européens se remettaient à peine de cette épidémie onéreuse.

Or, voilà que quelques mois plus tard, à peine remis de la maladie, les éleveurs faisaient face de nouveau à une nouvelle épidémie, cette fois, porcine. Il s'agit de la fièvre aphteuse porcine qui, de nouveau, prive les éleveurs de tous leurs marchés à l'exportation. La maladie, encore une fois sans danger pour l'être humain, mais hautement contagieuse pour les ruminants et les porcs, a provoqué le déploiement d'imposantes mesures d'urgence : interdiction de déplacer du bétail, quarantaine obligatoire, interdit sur

les exportations porcines même des troupeaux non contaminés et bains de pieds pour tous les voyageurs internationaux. Cette dernière mesure semble plus ridicule qu'elle ne l'est en réalité. Il s'agit de faire marcher les voyageurs sur un tapis qui absorbe tous les micro-éléments qui auraient adhéré à la semelle des touristes.

Les consommateurs de viande occidentaux, par réaction à ces épidémies, mangent moins de viande. Or la tragédie pour les éleveurs n'est pas seulement la destruction de leurs actifs, mais également l'érosion de leur marché. Les consommateurs semblent avoir modifié leurs habitudes à long terme.

Mais qu'à cela ne tienne ! Il nous reste le tiers-monde. Je lisais un article récemment qui nous apprenait que la consommation de viande avait augmenté de 50 % dans les pays du tiers-monde entre les années 1983 et 1997, dû à la chute des prix de la viande. Évidemment, ce qui a permis une baisse des prix, c'est la forte industrialisation de ce marché. On rend les animaux à maturité en beaucoup moins de temps qu'auparavant, avec des moyens réduits – je veux dire par tête de bétail, parce que cette super production se fait à grands coups d'investissements technologiques. Mais plus personne n'est là pour reconforter la bête. Même le zoo de Zurich a interdit toute caresse faite aux chèvres. Bon, j'y reviens : est-ce que le porc d'élevage a une âme ? Ou plutôt, est-ce que Dolly a une âme ?

Dolly, pour ta gouverne, c'est le premier animal cloné, une brebis. On parlera pour toujours de Dolly, comme de Marie-Louise. Tu sais qui est Marie-Louise ? Le premier bébé 100 % éprouvette. Ça a l'air drôle à dire comme ça, mais il se pourrait qu'un jour de ma vie, je me retrouve dans une épicerie quelque part dans le monde et qu'alors je craque pour un pied de céleri. En même temps,

une jeune femme au regard vif aura enligné le même légume que moi. Comme elle sera plus jeune que moi, par conséquent, plus alerte, ce sera elle qui emportera la palme. Elle me fera un sourire vainqueur, toutefois un brin contrit, comme pour s'excuser, et disparaîtra avec son trophée. J'aurai pour un court instant croisé le destin de Marie-Louise sans le savoir. Jamais pour moi l'image de cette jeune femme au pied de céleri n'arrivera à rentrer totalement dans une éprouvette.

L'idée qu'on se fait des choses. Tiens, j'ai une question pour toi : comme on est toujours autour du 8 mars, journée de la femme, est-ce que tu crois que la femme est l'égale de l'homme ? Je commence par des chiffres : en cette année 2001, trois professeurs des universités de Carleton et d'Ottawa ont rendu publique une étude de leur cru. Menée auprès de 15 000 employés du secteur de la haute technologie de la région d'Ottawa, cette étude visait à comparer les conditions de travail des hommes et des femmes. Il appert que dans ces entreprises, les femmes gagnent en moyenne 80 % du salaire de leurs collègues masculins.

À l'instar d'autres provinces canadiennes, le Québec s'est récemment doté d'une loi sur l'équité salariale qui entrera pleinement en application quelques semaines après ta naissance. M'est d'avis qu'il faudra attendre quelques années avant de mesurer l'impact et la pertinence d'une telle législation. Oui, il y a encore des femmes lésées, mais moi qui œuvre dans un milieu essentiellement masculin, je n'ai pas l'impression d'avoir souffert de discrimination basée sur le sexe au long de ma carrière. La discrimination, c'est subtil. Je suis persuadée qu'un homme démontrant un caractère plus passif qu'une femme d'égal statut hiérarchique sera brimé au profit de la femme. Le plus combatif, qu'il soit homme ou femme, de couleur ou n'importe quelle provenance, aura toujours le dessus

du panier. Cela correspond à la théorie darwinienne sur l'évolution des espèces. Seuls les plus forts survivront. Je ne crois pas que le fait de légiférer ou non peut y changer quoi que ce soit. Encore là, c'est une opinion toute personnelle.

Parlant des plus forts et de la survie des espèces, figure-toi donc que tout récemment, une plainte contre IBM a été déposée devant le tribunal fédéral de New York, accusant le géant de l'informatique d'avoir su comment sa technologie serait utilisée par le régime nazi, sans pour autant réagir. La plainte a été déposée au nom de travailleurs forcés juifs. Les machines à tabulation auraient servi aux recensements effectués en Allemagne en 1933 et 1939, et, selon la plainte, à gérer les camps de concentration. Presque au moment même où la plainte était déposée, un ouvrage intitulé « IBM et l'Holocauste » paraissait. On y déclare « ... pour la première fois de l'Histoire, l'automatisation est venue porter assistance à cette détermination (volonté obsessionnelle du Führer d'exterminer les juifs). Hitler n'a pas agi seul. On l'a aidé. » Plus loin : « IBM a permis l'automatisation de la destruction humaine ». Outre l'horreur que cette guerre évoque, il ne faut pas perdre de vue les immenses progrès technologiques qui sont nés de la guerre. La gestion des camps de la mort était en soi d'une immense complexité d'un strict point de vue logistique. D'abord, il fallait identifier les juifs, suivre leurs déplacements et faire un suivi constant des opérations. Il fallait aussi, à partir de multiples points dispersés aux quatre coins de l'Allemagne, ramener ces gens vers des points centraux. IBM est accusée d'avoir consciemment participé aux recensements, à l'identification et à la classification des citoyens. Des cerveaux ont mis au point des méthodes d'ordonnancement encore employées avec efficacité dans nos entreprises modernes.

Je ne parle même pas des pas de géants que l'exploration médicale sur des millions de cobayes aura permis. Ces progrès auront probablement sauvé des millions de vies puisque désormais on connaît mieux le corps humain. J'admets cependant que les méthodes d'expérimentation laissent à désirer.

Jacques, je tiens un drôle de discours, j'en suis consciente. Je te dis que la seconde Grande Guerre aura fait évoluer l'humanité, cependant que l'homme faisait preuve d'une barbarie honteuse. Est-ce qu'on peut grandir et rapetisser en même temps ?

« Hitler n'aurait pas pu identifier et organiser des rafles si rapidement et avec autant d'efficacité contre les juifs et autres minorités, puis les utiliser comme travailleurs esclaves avant de finalement les exterminer sans l'assistance d'IBM » a déclaré l'avocat d'un des plaignants au moment du dépôt de la plainte.

Je suis très mal à l'aise avec tout cela Jacques. Mal à l'aise avec cette folie judiciaire selon laquelle tout le monde peut poursuivre tout le monde, pour des motifs de tous acabits. Cela n'enrichit que les avocats, ruine les sociétés qui globalement, si elles ne devaient pas disposer de fortes sommes pour assurer leur défense, pourraient croître, créer des emplois, permettre à de nombreuses familles de bien vivre, plutôt que de tout mettre dans les poches des avocats. Je suis mal à l'aise avec l'holocauste aussi. Il ne peut en être autrement. Nous n'avons pas le droit de ne pas pleurer sur ces millions de vies perdues. Pourtant, comme chaque fois que la mort frappe autour de nous, il faut se relever, regarder en avant. C'est à cette seule condition qu'on pourra avoir droit au bonheur. Ceux qui n'ont de cesse de se complaire dans leur souffrance ne voient pas le jour de goûter aux joies que la vie offre malgré tout, même si le chemin est parsemé d'obstacles.

La vie est remplie de surprises, bonnes et mauvaises. Il arrive que notre enveloppe charnelle, étant périssable, en cours de route, se brise ou se détruit. Il existe pléthore de maladies, et d'autres sont encore à découvrir. La maladie rappelle à l'homme sa condition de mortel et intensifie ses angoisses existentielles ou encore fait naître chez lui une sérénité lui permettant de faire la paix avec l'idée même de la mort. Je me souviens, plus jeune, j'étais allée rendre visite à une cousine de ma mère qui se mourait de cancer. Elle était hospitalisée. Sur sa table de chevet se trouvait une pile de lettres non décachetées. C'étaient sans doute des mots d'encouragement qu'on lui avait fait parvenir. Mais elle n'avait pas ouvert les lettres par pénitence. Ce sacrifice devait lui permettre d'occuper une meilleure place après sa mort, dans le royaume de Dieu. Comme elle allait mourir sous peu, c'était un sacrifice de bien courte durée. Autant de résignation m'avait beaucoup marquée, surtout parce que je n'ai jamais cru en l'efficacité de la mortification.

Par contre, quand ma mère a eu « son » cancer, je ne peux pas dire que ça s'est passé dans l'austérité. Elle était de nature révoltée. À cinquante-sept ans, on aurait pu croire qu'elle subissait encore les relents d'une adolescence brimée. Tout était matière à révolte et protestation en temps normal, sauf dans les cas d'extrême gravité où elle était d'un calme déroutant. Or, certains jours, elle traitait son cancer avec beaucoup de flegme, mais à d'autres moments, persuadée que si elle le tournait en dérision, il finirait par se sentir si piteux et s'en aller comme il était venu. Ainsi, le matin où elle perdit ses cheveux, je me souviens encore du choc : un petit bout de femme, la peau jaunâtre, enrobée de sa robe de chambre pâle, elle avait l'air d'un nain de Blanche-Neige, vieilli et sans chapeau. Il n'y avait que nous trois à la maison : ma mère, mon frère et moi-même. La veille encore, elle arborait fièrement une épaisse tignasse.

Probablement qu'elle avait mûri son coup, car, voyant notre mine déconfite, elle nous dit combien nous étions chanceux de ne pas devoir faire la queue dans les magasins pour obtenir une poupée « boutchou ». C'est exactement ce à quoi elle ressemblait.

Cette poupée était d'une laideur sans pareil. Elle personnifiait un poupon fraîchement sorti des entrailles de sa mère. Certaines versions étaient fripées, bref, la chose ne charmait pas par son allure. Mais c'était la poupée en vogue à l'époque, et il y avait un engouement tel que le fabricant n'avait pas prévu une demande massive, d'où les queues dans les magasins quand on annonçait un arrivage.

Après nous avoir dit, ô combien nous étions chanceux d'avoir un tel phénomène à la maison, et qui parlait en plus, elle se mit au bricolage. Sa sœur cadette l'avait appelée plus tôt et elle ne croyait pas que maman ait perdu ses cheveux d'un coup – affirmant que la chimio ne causait « jamais » un choc si brutal. Ma mère prit un vase que sa cadette lui avait offert auparavant. Le vase était arrondi à la base. Elle le tourna de bord et colla tous ses cheveux sur cette tête improvisée. Quand elle eut terminé, elle dessina des yeux et une bouche avec du maquillage. C'était un peu particulier à voir. La chose trôna sur le piano pendant quelques jours, jusqu'à ce que sa sœur lui rende visite et constate de visu que oui, les cheveux pouvaient tomber très vite.

À force de narguer son cancer, contre toutes attentes – les médecins ne croyaient pas pouvoir réchapper la patiente – celui-ci s'enfuit. Il reviendra treize ans plus tard, mais alors ma mère aura eu le temps de vaincre ses angoisses morbides, de mettre ses papiers en ordre et de nous laisser des directives très précises concernant la disposition de son corps.

Elle était hospitalisée juste avant de mourir. Je passais tout le temps que je pouvais à son chevet. J'avais un cahier rouge dans lequel je notais tout. Habituellement, c'est elle qui prenait note de tout, du temps, des événements. Je me disais que, comme elle était très faible, elle aimerait que je consigne ses traitements, les allées et venues du personnel médical et de l'évolution de sa maladie. À un moment donné, elle m'a intimé d'écrire. Surprise, je lui ai montré mon cahier rouge qu'elle ne pouvait décidément pas ignorer, je l'avais toujours dans les mains. Non, il ne fallait pas que je prenne des notes, il fallait que j'Écrive. Je ne sais pas si un jour j'arriverai à Écrire, mais désormais ce ne sera pas faute d'avoir essayé.

Savoir qui on veut être, quel rôle on veut jouer dans la société est une question très lourde dans la vie de chacun de nous. Comme je te disais auparavant, encore là, pour des raisons de simplification, l'homme va chercher à savoir quel métier il exercera. Cela déterminera quantité de choses tel le style de vie, là où il élira domicile, etc. Beaucoup de gens ne savent toujours pas à presque quarante ans ce qui leur procurerait le sentiment d'avoir réussi leur vie. Avoir des enfants, les éduquer, leur bâtir un avenir est certes louable, mais quand ces enfants ont à leur tour quitté le nid et sont devenus adultes, les parents restent alors seuls avec eux-mêmes, comme aux pires heures de leurs tourments existentiels. Ils doivent se reprendre en main.

Le piège, c'est d'investir des années dans une direction pour se rendre compte qu'on a pris un mauvais chemin. Redresser la trajectoire ou revenir équivaut à admettre un échec, et l'homme a horreur de l'échec, parce que ce n'est pas bien vu et parce qu'il a l'impression de toujours devoir justifier ses changements de cap. En plus, il aura l'impression d'avoir perdu son temps, et bien que

gaspillant un temps fou en toutes sortes de choses futiles, l'homme a horreur de perdre son temps.

Le métier que tu exerceras devra nécessairement faire l'objet d'un apprentissage spécialisé. Quel métier choisiras-tu ? Seras-tu comptable comme moi ou enseignant comme ta mère, gestionnaire en production comme ton grand-père, technicien en fibre optique comme ton père, pharmacien comme ta grande-cousine Marie, scientifique ou instructeur d'aérobic quelque part dans un Club Med ou encore joindras-tu les Forces armées ou peut-être choisiras-tu une nouvelle avenue qui n'existe pas encore ou iras-tu vivre sur une autre planète ?

Je pense ne pas avoir trop à insister sur l'importance des études, car tes parents seront là pour t'encadrer. Moi, comme aïeule, je ne peux que radoter et j'estime que mon radotage contient toute mon expérience, mes erreurs et que ce serait bien si tu pouvais en bénéficier un peu.

Le monde, Jacques, est aussi grand que ce que ton regard peut embrasser. Il va jusqu'où tu peux imaginer. Il est petit ou grand, peuplé ou désertique selon ce que tu veux qu'il soit. Je suis en attente à l'aéroport de Dallas où j'étais venue par affaires. De l'aéroport, j'ai dû louer une voiture et faire deux heures de route pour me rendre dans un coin tellement désert que même mon imaginaire n'avait pu concevoir que l'homme ait pu laisser des acres et des acres de terres à l'abri de ses inventions, de ses MacDonalds, de ses Holiday Inns, sans compter ses cinémas et ses centres commerciaux. Mon regard s'est posé sur une réalité qui jusque-là m'avait échappé. Le monde peut aussi être aride, humide, peu habité et loin. Chaque fois que j'ai la chance de voir de nouveaux paysages, je les emmagasine précieusement dans une case spéciale de ma mémoire,

ce que j'appelle ma « salle de projection ». Dans ce coin bien précis, il y a des pellicules et des pellicules de beautés, de splendeurs, mais aussi d'images plus malheureuses : de grandes sécheresses et de violentes tempêtes. Chacune de ces images me parle du monde, celui où tu t'apprêtes à venir me rejoindre.

Dans ma vie, j'ai vu ce que l'homme pouvait faire de beau, de très beau même. Je n'ai pas tout vu, juste une toute partie du monde. J'ai été impressionnée par les capacités inventives et artistiques de l'homme qui sait bâtir des pyramides en Égypte, tailler de la dentelle de pierre pour en faire des cathédrales, peindre des fresques à couper le souffle, édifier de somptueux palais. Occasionnellement aussi, l'homme détruit les œuvres de ses prédécesseurs que ce soit par mégarde parce que ces œuvres se trouvaient par malheur en plein centre d'un conflit armé ou encore par symbolisme. Ainsi, en Afghanistan, un parti politique plus islamique que l'Islam, carrément extrémiste, a décidé de détruire tout symbole qualifié d'idole et contraire à la religion musulmane. L'ONU (Organisation des Nations Unies qui se veut un gouvernement central et dont la mission est de s'assurer que, partout dans le monde, l'homme ne mette pas à exécution toutes ses idées barbares) condamne évidemment la destruction de deux gigantesques bouddhas édifiés au III^e et IV^e siècle. Mais les talibans (groupe au pouvoir en Afghanistan – et qui se traduit littéralement par « étudiants en théologie ») n'en ont rien à cirer de ce que la communauté internationale pense. Ils possèdent la seule Vraie Foi, un jour le monde comprendra et se ralliera à leur cause.

Outre tout ce que l'homme inflige à son univers, nous assistons continuellement à toutes sortes de phénomènes. Certains sont qualifiés de naturels, d'autres cependant, ne doivent leur apparition qu'à l'homme. Je cite en exemple un phénomène de plus en plus

persistant et désormais impossible à nier, le réchauffement de la planète. Comme l'homme est essentiellement chaud lapin, j'ai longtemps cru que c'étaient ses multiples rejets de testostérone qui exerçaient une pression sur le thermomètre. Il semble que la cause soit plus cynique : l'homme avec toutes ses inventions pollue et tue notre planète. Ainsi, les plus sombres prédictions seraient à la veille de se réaliser : sécheresses et inondations plus nombreuses, espaces naturels endommagés de façon irréversible, hausse de l'incidence de plusieurs maladies infectieuses. Les bouleversements climatiques auront de rudes impacts aux quatre coins de la planète. Même à Paris, au moment où je t'écris, on ne peut plus se promener sur les bords de la Seine. Les voies sur les berges de la Seine sont submergées, une partie de l'Île de la Cité est recouverte d'eau et les bateaux-mouches sont interdits de navigation.

Le gouvernement italien vient d'approuver la poursuite d'un projet de digues mobiles pour mettre Venise à l'abri des hautes eaux. Les structures devraient entrer en action lorsque le niveau de la mer est supérieur de plus d'un mètre au niveau habituel, ce qui est arrivé 137 fois entre 1988 et 1997.

Pour sa part, un groupe de recherche de Munich indique que le nombre de catastrophes naturelles a battu un niveau record en 2000. Cela serait imputable en partie aux changements climatiques et à l'accroissement démographique.

Et puis, tandis qu'on parle de statistiques, il semblerait, selon un rapport de l'ONU que le Canada, à l'instar des autres pays d'Amérique du Nord, s'adaptera plus facilement aux changements climatiques. N'empêche que chaque fois que la température s'affole, cela nous désoriente totalement. Lors de la tempête de verglas de janvier 1998, nous avons été privés d'électricité pendant cinq jours.

Je t'offre ici quelques extraits de mon « cahier pour Marcelle », la séquence du verglas.

« L'année s'annonçait douce. Un courant d'air chaud appelé El Nino réchauffait la température. Mardi matin (le 6 janvier) en nous levant, quelle ne fut pas notre surprise en apercevant du frimas... non, de la glace épaisse d'environ un pouce d'épais qui recouvrait tout – les voitures autant que le paysage. Pour la voiture, il a fallu se battre pour enlever toute cette glace. Jamais je n'avais eu à casser de glace aussi épaisse. »

Pour tout te dire, cela a duré des jours, et chaque fois que je devais prendre l'auto, il fallait casser au moins un bon demi-pouce de glace sur un véhicule assez récent. Je continue :

« On annonce à la radio que des pylônes électriques sont tombés en bordure de l'autoroute 20. Cinq cent mille abonnés seraient privés d'électricité, soit de 1 million à 1,5 million de personnes. Les secours s'organisent. »

« La première journée, nous devons abattre un arbre brisé qui menace de tomber sur la maison. »

« Dans la maison, il fait noir comme chez le loup, mais dehors, la lune est presque pleine et ses reflets miroitent sur les toits des maisons. L'absence de lumière artificielle donne beaucoup d'éclat à la lune et à ses reflets. Tout semble prendre une teinte bleutée. »

Ces cinq jours où nous n'avons pas eu d'électricité ont été occupés à chercher de la nourriture, à trouver un endroit pour se laver, et attendre que le temps finisse par passer.

Extrait de mon cahier en date du 3 mars 1998 : « Presque deux mois depuis mes derniers écrits. Comment ça s'est terminé tout ça ? L'électricité est revenue, et pour plusieurs, c'est comme si rien ne

s'était passé, juste un brouillard, juste un bout de vie qui s'éternisait dans le noir, à la chandelle. Un matin, au réveil, le cadran a dévoilé ses chiffres rouges, le courant était rétabli. Et la vie a repris. C'était vraiment étrange, comme si quelque chose avait eu lieu, mais il n'en restait rien, aucune sensation. Ça aura été comme un tout petit choc électrique... sans électricité. »

C'est ainsi que nous avons vécu cette absence d'événement.

Notre monde est une bien curieuse chose, Jacques, et l'ignorer ne résout rien. Il faut apprendre à connaître ce qui nous entoure si on veut pouvoir, ne serait-ce qu'un peu, participer à l'amélioration des conditions de vie de nos semblables. Vu d'ici, le monde nous semble douillet malgré nos petites misères. Ici, la femme n'est pas excisée, n'est pas traitée comme une sous-race, n'est pas violée, torturée. Amnistie Internationale rapporte ces jours-ci qu'une femme sur cinq dans le monde est victime de la torture au quotidien. Bien souvent, ces femmes sont victimes de leur entourage, de leur famille et parfois même, des agents de l'État ou des membres des groupes armés.

Il y a quelques années, l'Église catholique refusait aux femmes victimes de viol, le droit à l'avortement. Je n'arrive pas à comprendre que ces femmes, déjà brisées n'aient pas droit à la Vie Éternelle ou enfin au pardon (ou seulement à la paix), si elles décidaient de ne pas donner naissance à l'enfant du viol. Dans cette cause, il était question d'un conflit armé bien précis (je ne me souviens pas duquel – un des pays de l'ex-URSS). Or ces femmes, non seulement avaient-elles perdu toute dignité, mais en plus elles avaient été dépossédées de tous leurs biens. S'il leur restait quelque chose d'intact, ça ne pouvait être que leur foi. Voilà que même cela leur était enlevé. Peut-être est-ce moi qui ne comprends rien.

Peut-être que dans mon impiété, je passe à côté du Grand Secret de la Vie ?

Jacques, je n'ai pas de réponses pour toi, que des questionnements.

Je te propose un marché. Puisque tu ne fais rien d'autre que de te vautrer dans ton liquide amniotique, à attendre que ta gestation finisse, et que moi je piaffe d'impatience de te voir, de te connaître, voici ce que nous allons faire. Chaque mois qui suivra, je te parlerai du monde, de ton monde, à la lumière d'un thème bien précis, enfin, j'essaierai. Puis, quand tu seras enfin décidé à naître, nous aurons fait ensemble un bon bout de chemin. Tu pourras alors te lancer de plein pied dans cet univers... ton univers.

2. De la peur de la mort

Je t'ai déjà fait part de la peur que l'homme éprouve pour la mort. J'aimerais consacrer un plein chapitre à l'homme et la mort, parce qu'il s'agit de sa plus éprouvante peur, et que personne n'y échappe ni n'en connaît de remède, enfin, pas encore. Une autre raison qui me pousse à aborder ce sujet, c'est que cette lettre célèbre ta naissance. Or, la venue au monde n'est-elle pas le reflet de la mort – un changement d'état, d'univers ?

Que fait l'homme avec ses dépouilles ? Je t'en parlerai. Sache pour le moment qu'il doit en prendre bien soin, car l'âme est, on ne sait trop comment, ni pour combien de temps, liée au corps du défunt. Alors, on ne veut absolument pas porter préjudice à ce corps qui pourrait susciter des instincts vengeurs chez l'âme qui autrefois lui appartenait. Vois-tu, le problème, c'est qu'on ne sait pas où on va après la mort. Nous savons que le corps se décompose, mais il y a cette chose, ce fluide ou courant qui existe dans l'homme et qu'on nomme âme. Ce courant, imperceptible à plusieurs, disparaît-il après la mort pour accompagner le corps dans sa putréfaction ? Ou encore s'en va-t-il vers d'autres sphères, pour être recyclé et revenir sur terre, conduire un autre corps à travers la vie ? Ou, comme le suppose le monde chrétien, l'âme et le corps attendent-ils ensemble le jugement dernier et la résurrection des corps ? On s'est tant et

tant penché sur la problématique, sans dégager de consensus. Même après avoir marché sur la lune, fait une Marie-Louise en éprouvette, décortiqué le génome de la mouche et cloné une brebis, nous ne savons toujours pas pourquoi nous sommes sur terre, ni pourquoi il faut naître, vivre et mourir. La seule constance semble être qu'il faille développer une forme de confiance – de foi peut-être – qui nous permette de franchir ces étapes sans douleur.

Pour meubler sa solitude et ses angoisses, l'homme peuple son univers d'animaux domestiques, d'amis, de gestes routiniers. Minou est mort un vendredi 13 mars, dix-huit mois après le décès de maman, également survenu un vendredi treize du mois de septembre.

Je me souviens ce 13 mars, avoir ressenti une immense douleur, comme si le deuil de maman se faisait ressentir très exactement dix-huit mois après son départ. Mais le deuil se fie rarement au calendrier pour décider quand il blessera. La coïncidence m'a mis la puce à l'oreille. Cette douleur brûlait, mais cela ne pouvait pas être seulement le souvenir, le choc, enfin ce qui nous met à l'envers du départ de quelqu'un, cette absence à tout jamais. Et le soir venu, ça a passé. Ce n'est que des semaines plus tard quand j'ai vu mon frère que j'ai réalisé que ce que j'avais vécu ce vendredi 13, ce n'était pas la peine causée par le deuil, mais plutôt comme si j'avais ressenti la douleur du départ de Minou, quand l'âme et le corps se laissent pour toujours. Ce jour-là, mon frère avait fait euthanasier Minou.

Il m'est arrivé quelques fois de ressentir cette même douleur dérangement, et c'est ce qui me fait croire que c'est souffrant mourir, ou enfin, paniquant.

Un matin d'une de mes nombreuses vies (j'en aurai eu plusieurs, comme un chat), je fus tirée de mon sommeil par un cri, une déchirure, une lamentation. Un être venait d'être frappé d'une douleur insoutenable. Il m'a fallu quelques instants pour me réveiller et réaliser qu'il s'agissait de la chatte Valentine. Elle était très vieille, très usée, le poil cotonné et médicamentée. Est-ce son petit cœur qui a flanché ? Toujours est-il qu'elle ne mourut pas tout de suite. Elle survécut jusqu'à ce qu'elle soit transportée chez le vétérinaire. C'est dans l'automobile que j'ai ressenti pour la première fois la vie qui quitte le corps. Le corps de la chatte n'était plus qu'un objet répugnant, un amas de chair qui bientôt allait se décomposer, devenir putréfaction. Du coup, j'ai eu dédain de ce que je transportais. Il fallait que je me débarrasse de cette sensation de toucher à un corps sans vie au plus tôt. Je venais de toucher la mort. Subitement, je me suis souvenue très exactement à quel moment j'avais vécu cette même sensation.

Mon père est mort subitement à la maison alors que je n'avais que treize ans. À l'époque, il était de mise d'organiser de longues veillées funéraires qui comprenaient une exposition de trois jours, une longue cérémonie religieuse, sans oublier le buffet après la cérémonie, le fla-fla de la recherche testamentaire et de nombreuses rencontres familiales. Heureusement que l'époque où le corps était exposé à la maison était révolue, parce que j'en aurais été traumatisée pour le reste de mes jours.

Or, juste avant que le corps quitte le salon funéraire, on accordait à la famille immédiate d'être seule avec le corps du défunt pendant quelques instants. Si ma mémoire est fidèle, nous étions le mardi et papa était mort dans la nuit du vendredi au samedi. Il avait eu amplement le temps de refroidir. Je me rappelle m'être tenue loin du cercueil tout le temps de l'exposition. Mais à ce moment précis,

il n'y avait plus d'échappatoire possible. Il ne restait que le corps, ma mère, mon frère et moi. Ma mère prit ma main et je ne sais trop pourquoi, la posa sur celle de mon père. Je me souviendrai toujours de cette sensation. Le terme de rigidité cadavérique décrit assez bien cette chose à laquelle je fus contrainte de toucher. C'est semblable à une barre de métal froide, mais avec cette sensation de vide, de mort. C'est affreusement désagréable. Je ressens depuis beaucoup de répugnance envers les morts. Cette réaction n'est nullement déraisonnée, elle est physique.

Des années plus tard, quand ma mère mourait à son tour, je tenais sa main, quand tout à coup, ce que je touchais a cessé d'être en vie. J'ai laissé sa main tandis que le moniteur montrait que le cœur battait toujours. Il cessa peu de temps après.

Mon père avait eu droit à un enterrement traditionnel et pénible. Ma mère avait voulu être incinérée, et ne désirait qu'une sobre cérémonie religieuse pour souligner son départ. En bout de piste, j'aurai mieux aimé ce dernier adieu qui ne nous laissa pas complètement drainés par de longues journées de veille. Puis le corps dont on dispose n'est après tout qu'un objet qui ne ressent plus rien

Je profite toujours de ta captivité et le fait que tu ne puisses pas répliquer, pour te faire subir mes élucubrations. Ce sera à toi d'en faire le tri, et de n'en garder que ce qui te sied.

J'aimerais pour l'heure te proposer un petit tour d'horizon des rites funéraires, disons seulement à partir du Moyen Âge, époque où la crémation était encore interdite. Tu verras que l'homme, respectueux des trépassés, cherche par toutes ces cérémonies et simagrées à imposer le respect dû aux morts. Je crois qu'il y a deux raisons à cela. D'abord, ne sachant pas ce qui l'attend après la mort, il ne veut pas fournir d'occasions de colère et de revanche aux

chers disparus. Ensuite, en faisant montre de considération pour le départ d'un proche, il vise à s'acheter le respect des vivants – il veut évidemment qu'on remarque ces marques de considération pour le défunt. L'homme est essentiellement tordu.

Je dois t'informer du fait que l'humanité a connu des périodes de crémation et des phases de non-crémation en alternance. Aussi, au début de l'ère chrétienne, on brûlait les corps. Tu vois, cela m'a surpris d'apprendre que la crémation avait été de mise à certaines époques. Évidemment, j'aurais dû y penser, le monde n'a pas toujours été chrétien. Les premiers chrétiens auraient-ils donc été brûlés ? Enfin, ceux qui avaient échappé aux lions ? Éventuellement, l'homme s'est mis à enterrer ses corps. Et là, je fais un saut dans le temps pour te parler un petit peu des rites funéraires en France au Moyen Âge. Il s'agit là des rites que nous avons importés dans le Nouveau Monde, et que nous avons observés jusqu'à récemment.

On sait dès lors que l'homme est composé de deux entités, et que l'instant du trépas marque la séparation de ces deux entités. Où va l'âme ? On ne sait guère, mais chose certaine, on ne veut pas attiser sa colère en maltraitant le corps qui l'a portée une vie durant. Les rites mortuaires auront comme mission première de tout mettre en œuvre pour que l'âme ne vienne pas importuner les vivants.

À cette époque, il faut être attentif à l'âme qui quitte le corps. En Bretagne, on dit qu'elle emprunte le corps d'une mouche. En Irlande, on parle d'un papillon. On prétend que l'âme reste dans la maison un certain temps. Pour ne pas lui porter tort, on évitera par exemple d'éteindre le feu, on s'abstiendra également de balayer. À certains endroits, on évite de retenir l'âme dans la maison. En Allemagne, on enlève une tuile du toit pour que l'âme s'échappe. En Écosse, on observe une stratégie de portes ouvertes et fermées

pendant qu'en Sicile, on sort de la maison pour l'appeler de l'extérieur. Les voisins vont porter la nouvelle de trépas aux alentours. Ce n'est qu'à partir du XV^e siècle que le glas sonnera. Dès le Moyen Âge, on enterre les morts au cimetière. Le défunt est enveloppé d'un suaire sur une bière – le cercueil est alors pratiquement inconnu.

Tu vois, ce qui revient de manière constante, c'est cette veillée funéraire qui, à quelques variantes près est encore observée. On se réunit pour saluer une dernière fois le défunt. Jeune, j'étais l'accompagnatrice désignée de ma mère pour assister à ces réunions qui, affirmait-elle, lui permettait de rencontrer des membres de sa famille qu'elle ne verrait pas sinon. Je trouvais cela cynique. Ce n'est que plus tard que je me suis mise à apprécier ces rencontres qui permettaient effectivement un contact avec des gens que l'on perd de vue.

Le notaire. Très tôt, son rôle a été défini comme étant un personnage essentiel dans l'accomplissement des rites funéraires à compter du XIV^e siècle en France. On voit alors la propagation du testament. Comme les gens avaient souvent peu de biens à léguer, le testament comprenait surtout des clauses religieuses. Et on chante des messes, et on paie des messes individuelles. Je te parle d'un passé lointain dans un pays lointain. Pourtant, cela correspond exactement à ce que j'ai connu, étant jeune.

Dante, à la poursuite de sa Béatrice, imaginera au XIII^e siècle un troisième endroit, sorte de lieu d'expiation appelé purgatoire. Les deux autres lieux étant bien sûr le ciel et l'enfer.

La Renaissance a été un point tournant dans la relation de l'homme avec les lieux célestes. C'est à cette époque que les humanistes mettent l'accent sur l'épanouissement de l'homme sur la réalisation de l'individu à travers ses œuvres, la renommée et la

gloire. On exploite alors le thème de la vanité des choses. C'est la période où de magnifiques œuvres d'art furent léguées à l'Église. Cette période a laissé des traces particulièrement visibles en Italie encore de nos jours.

Parallèlement à cette approche philosophique, l'histoire connaît des modes dans l'élaboration des cérémonies funèbres. Il y a des vagues de funérailles démesurées à tel point que chacune des cérémonies prenait des allures d'obsèques royales. Au Moyen Âge, on expose et le corps et son simulacre – on fait en effet sculpter ou fondre un double du défunt. Après, les mœurs deviennent plus austères et on revient à des cérémonies sobres et écourtées. Les rites se succèdent donc de manière cyclique.

Vers le XVII^e siècle en France, le thème de la mort fut abordé sous un angle similaire aux concepts philosophiques de la Renaissance. On reprenait le concept de la vanité de la vie que l'on diffusait sous forme de culture populaire. Les enfants apprenaient dès l'école des chapitres entiers d'ouvrages du genre « Contrat de l'homme avec Dieu par le saint Baptême avec plusieurs protestations qui contiennent les dispositions requises pour mourir chrétiennement ». On apprenait jeune à accepter la mort avec détachement. On focalisait alors sur l'instant même de la mort, où tout peut être sauvé ou perdu. La bonne mort devenait donc l'aboutissement d'une bonne vie dont l'idéal se trouvait dans le thème iconographique de saint Joseph agonisant, visité par le Christ. On cherchait par-dessus tout l'exemplarité dans la mort, quelle que soit la vie que l'on ait menée.

Un jour, j'ai rencontré un médium, un type curieux de tout ce qui touche à la parapsychologie. Je lui demandais pourquoi à certaines époques on valorisait justement l'exemplarité dans la mort. Sa réponse m'a rappelé Cornélius, mon personnage de roman,

qui au moment de mourir promet de revenir à Pompéi sauver ceux qu'il avait laissés. Seulement, tous étaient morts, mais son âme avait scellé cette supplique « revenir à Pompéi » pendant des siècles, jusqu'à ce qu'il puisse éventuellement y revenir. Je vous réfère au roman pour la suite. Il semblerait, selon le médium, que notre dernière pensée soit celle qui décide de ce qu'aura l'air notre prochaine incarnation, parce que c'est le dernier lien avec le monde des vivants. À notre retour, on reprendrait le parcours là où on l'a laissé la dernière fois.

Chez les catholiques, les obsèques sont définies dans le rituel des funérailles de 1614. La messe chantée devient la norme et on continue d'officier la cérémonie en présence du corps. Cette formalisation du rituel donne lieu à l'apogée des pompes funèbres à l'âge baroque.

J'ai une seule fois assisté à des funérailles catholiques où le corps n'y était pas. Un ami s'était enlevé la vie, et j'imagine que compte tenu des circonstances, le cadavre n'était pas montrable. Comme les parents voulaient régler les formalités avant que le corps soit incinéré, nous avons assisté à une cérémonie où Alain était représenté par une magnifique photo de lui, souriant et terriblement vivant. La mort sans mort est encore plus vide, encore plus cruelle. Quand je raconte cet épisode, il arrive que des chrétiens de l'extérieur du Québec se trouvent offusqués qu'un suicidé ait eu droit à une cérémonie religieuse. Je ne sais jamais quoi répondre.

La disposition du corps est une chose. C'est d'ailleurs ce à quoi on s'attaque en premier, quand la mort passe. Ensuite seulement, on distribue les biens. Quand ceux-ci quittent la maison, chaque fois, c'est un peu l'âme du défunt qui nous quitte pour ne plus jamais revenir. Parfois, un miracle se produit, et l'âme du disparu nous

revient sous la forme d'un objet. J'ai toujours cru qu'après leur départ, les âmes ne revenaient jamais. Le destin a fait un grand détour pour me prouver le contraire, et ce, très longtemps après le départ de cette âme aimée. Pour remercier l'ange par lequel miracle s'est produit, j'ai promis que je te parlerais de lui pour qu'à ton tour, tu perpétues son souvenir.

Je crois que le plus lointain souvenir que je garde de mon oncle André date de mes quatre ans. S'appeler André Tremblay ou Louise Tremblay sur cette partie du globe assure un anonymat quasi total. Celui dont je te parle a meublé mes rêves de fillette de quatre ans. Il était plutôt mince, blond, au visage agréable sur lequel on pouvait lire toute la bonté du monde. Il avait tout du prince charmant à un détail près : il n'avait pas à mes yeux fait preuve d'autant de talent en matière de poésie que Gilles Vigneault que je ne me lassais pas d'écouter. J'étais amoureuse de mon oncle André, mais pour toutes sortes de raisons, quand j'élaborais mes plans d'avenir, je trouvais plus raisonnable de marier Gilles Vigneault et d'aller vivre à Natashquan, même si je ne savais guère où cela pouvait se trouver. J'avais quatre ans.

André a vécu un bout de temps à la maison, je ne saurais trop dire combien de temps, peut-être seulement quelques semaines. Je ne me souviens que de son visage et c'est une image très statique. Puis, le temps a passé et je ne l'ai plus revu que sporadiquement.

L'an dernier, il y a eu une réunion des Tremblay à laquelle j'ai assisté avec un immense plaisir. Tout à coup, la famille de laquelle j'avais été éloignée, m'était redonnée, et cette espèce de pudeur qui s'installe quand les gens cessent de se voir a fondu d'un coup. C'était ma famille, et je les retrouvais après des années d'errance.

Cette année, une autre rencontre est prévue. André m'annonce par courriel que je recevrai une invitation par la poste.

Puis, je reçois la lettre d'André à laquelle il avait joint des boutons de manchettes ayant appartenu à mon père. Elles portaient le sigle de « Armand Desrosiers Inc. », son dernier employeur. Et je me suis souvenue. Outre sa photo prise la veille de ses noces qui trônait sur la table du salon comme pour signifier qu'il était le maître incontestable des lieux pour toujours, peu, je dirais très peu d'objets lui ont survécu. Tout a disparu. J'étais trop déboussolée par tout ce qui se passait dans nos vies pour voir disparaître, avec une rapidité exceptionnelle, toute trace tangible de mon père.

Il avait été enterré avec son plus bel habit et sa cravate la plus chic. Il avait l'air d'un banquier dans son cercueil. En fait, c'est injuste ce que je dis. De son vivant aussi, il imposait le respect en raison de son allure altière. Il était grand et large d'épaules, le regard vif mais sévère, rendu encore plus autoritaire par le contour foncé de ses lunettes de myope. Enfant, il avait souffert de poliomyélite et une jambe n'avait pas recouvré suffisamment de forces pour le porter en toute sécurité. Il avait enduré toutes sortes d'appareils orthopédiques jusqu'au début de la trentaine, moment où il prit les grands moyens et se fit poser une plaque de métal dans le genou pour bloquer complètement l'articulation. Cela avait réglé ses pertes d'équilibre, mais désormais il ne pouvait plus plier le genou. Mon père n'a jamais joué au ballon ni patiné avec moi. Cela, je le comprenais. Ce que je n'ai jamais compris, c'est pourquoi il est parti à l'âge de 47 ans, au pays de la Mort, sans même dire au revoir.

Ce soir, en ouvrant la lettre d'André, tout cela est remonté à la surface. Tout l'abandon que j'avais ressenti m'est alors revenu, comme si ces blessures-là ne guérissaient jamais. Et je me suis

souvenue des boutons de manchette dorés, couchés au fond d'un coffret à bijoux à l'intérieur recouvert de velours noir. Des images enfouies, délibérément reléguées aux oubliettes se sont dévoilées d'elles-mêmes. Ce soir, j'ai un peu peur d'aller dormir, peur des images qui pourraient ressurgir.

La vie, Jacques, est faite d'autant de grandes joies que de sombres peines.

On dit de la mort qu'elle rode sournoisement autour des vivants, mais qu'elle ne vient jamais sans s'annoncer. Qui n'a pas entendu parler de présage annonciateur de mort imminente. Maman rêvait qu'elle jouait de l'orgue. Il faut dire que jeune, elle avait été organiste et sûrement avait-elle accompagné assez de services funèbres pour associer l'orgue et la mort. Sa mère rêvait qu'elle lavait des draps blancs, et moi je « sens » le parfum des fleurs des couronnes mortuaires. Je me souviens de chaque fois où j'ai senti cette odeur avec une acuité dérangeante, comme si l'odeur était alourdie par le message qu'elle portait. La seule fois où je n'ai pas senti cette odeur, c'est le matin de la mort de maman. C'est son parfum qui me poursuivait partout ce matin-là. Tiens, j'ai trouvé un courriel que j'avais fait parvenir à ton grand-père ce jour-là :

« vendredi 13

Je sens l'odeur de Marcelle ce matin...

Et j'ai un mal de tête carabiné,

Je me sens comme oppressée.

J'ai eu des nouvelles qu'on pourrait qualifier d'absence de nouvelles. »

La veille, j'avais écrit ceci :

« Demain, c'est vendredi 13. Il va falloir faire attention de ne pas passer sous les échelles... »

Mimi (notre chienne) est décédée un vendredi 13 – papa est mort un 26 février (2 x 13).

Mais Marcelle ne va pas mourir le 13, on n'a pas encore diagnostiqué son mal. »

Le fait est que ce vendredi-là, les médecins ont posé un diagnostic désespérant qui confirmait qu'il n'y avait plus rien à faire pour elle. Et c'était aussi bien comme cela, parce qu'elle n'aurait pas supporté être ramenée à la vie. Comme dans la chanson de Maxime Leforestier, elle aurait pu dire « Je veux quitter ce monde en regrettant un peu, je veux quitter ce monde heureux ». La mort est beaucoup moins pénible quand le patient s'est fait à l'idée. Et elle avait accepté sa mort.

C'est curieux ce que je vais te dire. Comme maman nous avait elle-même préparés à sa propre mort, il n'y a pas eu besoin de

présages. Car j'ai beau y repenser autant comme autant, outre cette communication télépathique avec elle le temps de son agonie, il n'y a pas eu de « signes ».

Des années auparavant, j'avais eu un « signe ». J'étais étudiante à l'école secondaire et je me souviens d'un cours de mathématiques particulièrement ennuyeux. C'était une journée de février ensoleillée, et mon esprit vagabondait. Mon pupitre était sur le bord de la fenêtre qu'ornaient de lourds rideaux verts décolorés par le soleil et le temps. Le rideau était tiré à ma hauteur. Je regarde dehors et je vois des pattes d'oiseau qui se trouvent vis-à-vis moi. Brusquement, je soulève le rideau, mais il n'y a pas d'oiseau. Je laisse retomber le rideau et quelques instants après, je vois réapparaître les pattes en question. Je me retourne vers Anne-Claire, assise derrière moi et je lui demande si elle a vu l'oiseau. Elle me jure qu'il n'y a pas d'oiseau. Je revois les pattes encore une fois. Le vendredi suivant, mon père mourait subitement. Des oiseaux étaient apparus à divers endroits. Chez ma tante à Toronto, un oiseau était entré par la cheminée. D'autres témoignages nous sont parvenus.

Ce matin, en allant chercher le journal, ton grand-père a trouvé un oiseau mort sur le pas de la porte. Je te dirai s'il était venu nous annoncer une nouvelle.

Trêve de digressions, je dois revenir à mes histoires d'obsèques. Nous retournons à l'époque baroque (XVII^e et XVIII^e). Les morts étaient alors enterrés au cimetière. Cela se pratiquait surtout à la ville, car à la campagne, le cimetière est plutôt négligé. Puis, les grands de ce monde délaissent ces lieux au profit des pauvres et des démunis, pour s'édifier de majestueux tombeaux.

Durant toutes les époques que nous traversons, l'homme est torturé par l'idée de la mort, par la réaction qu'il doit avoir envers

le départ de proches, mais aussi par l'imminence de sa propre mort. Alors, il cherche à offrir au monde autant de preuves de sa grandeur comme être vivant, qu'il croit nécessaire pour s'offrir la quiétude à la fin de sa vie. Mais comment arriver à mesurer, à quantifier le prix de cette paix post mortem ?

C'est vers le XVIII^e siècle que l'on vit apparaître une nouvelle profession en Angleterre : l'entrepreneur de pompes funèbres. Il libérait la famille de nombreuses obligations, l'aidait à prendre des décisions de circonstance entourant la cérémonie de départ du défunt. La pratique s'est rapidement répandue en France. C'est à cette même époque qu'un édit royal interdit désormais en France la sépulture dans les églises, ce qui était pratique courante. Désormais, les corps sont relégués dans des cimetières périphériques. C'est ce qu'on a appelé l'« exil des morts ». J'ouvre une parenthèse pour te raconter à quel moment est venue à ma connaissance la pratique d'enterrer les morts dans les églises. Peu de temps avant ce qu'on a appelé la « crise amérindienne » de 1990, j'étais allée visiter la municipalité de Kahnawake. Le prêtre catholique nous avait fait visiter les lieux saints et nous avait raconté que jusqu'au début du siècle, les amérindiens ensevelissaient encore leurs morts dans l'église. Tu vois, c'est curieux. Notre monde vit encore aujourd'hui des réalités révolues en Europe. Notre héritage culturel nous vient, pour la plupart des francophones, d'une France d'avant la révolution, une France un peu sclérosée.

Le XIX^e siècle est celui qui marque le temps des victoires décisives des hommes dans leur lutte contre la mort et la maladie. Il est donc normal de voir apparaître à ce moment un nouveau personnage dans l'entourage du mort : le médecin. Il rejoint le notaire, le curé et l'entrepreneur de pompes funèbres au rang des personnages incontournables dans le processus du trépas. Si à la

ville, la mort devient l'affaire de plusieurs, dans les villages, c'est souvent les proches qui avertiront les voisins de la mort récente, qui participeront à la toilette du défunt et qui porteront le corps au cimetière. Beaucoup de campagnards meurent sans avoir reçu les derniers sacrements. En 1840, en Beauce (France) on dit que trois défunts sur dix meurent sans sacrements.

De la fondation des grandes nécropoles (dont le Père-Lachaise est un exemple) vers 1800 jusqu'au tournant des années 1830 à 1840 débute ce que l'on peut appeler l'âge d'or des cimetières.

À la fin du XIX^e siècle, Toulouse invente le chrysanthème qui deviendra, comme le chante si bien Brassens « la marguerite des morts ».

Vers les années 1850, on voit apparaître un nouveau courant de spiritisme qui alimente l'imaginaire de plusieurs. Certains auraient trouvé moyen de communiquer avec les morts et chercheraient à savoir ce qui nous attend dans l'au-delà. Je te dirais que 150 ans plus tard, cette piste aboutit toujours sur les mêmes indices, et qu'à ma connaissance, aucun progrès sérieux n'a été fait dans ce domaine. Tout ce que nous savons, c'est qu'au moment du départ, le sujet fait face à une lumière très blanche et très crue, qu'il doit avoir une confiance absolue en ce qui se cache derrière cette lumière. D'aucuns parlent de tunnel. Le fait est que ceux qui en sont revenus, soit ne se souviennent de rien, ou ne parlent que de cette lumière.

Je reprends mon tour d'horizon. Après avoir enseveli les morts pendant moins de deux mille ans (parce qu'avant l'ère chrétienne, je crois te l'avoir dit, on brûlait les morts – les chrétiens ne pouvaient pas sanctionner cette pratique, car cela leur causait un problème de logistique pour la reconstitution des corps au Jugement Dernier), une option alternative est apparue en Angleterre. Il s'agit

du mouvement crémaliste qui devint actif à partir de 1880. En France, la crémation est légalisée à partir de 1889, mais l'hostilité de l'Église catholique envers ce courant rendit sa présence discrète jusqu'aux années 1920. Chez nous, il semblerait que la crémation ait été acceptée beaucoup plus tard. Je me souviens de l'amertume que ma mère éprouvait face à cette prise de position de l'Église, elle qui avait toujours voulu être incinérée.

Aujourd'hui, la crémation est largement acceptée, mais le protocole ne s'est pas encore entièrement ajusté à cette pratique. Du moins, en 1996, quand on a disposé des cendres de ma mère, j'ai constaté que la technique n'était pas tout à fait au point lorsque l'employé des pompes funèbres dut se mettre à genoux, dans son habit gris pâle pour porter l'urne en terre, au pied de mon père. J'ai à ce moment eu la désagréable impression que quelque chose clochait dans le cérémonial : le genou plein de terre du sobre personnage jurait. On m'a par la suite raconté que certaines maisons funéraires travaillaient à rendre le processus plus convenable.

Les dernières décennies ont vu le déploiement d'efforts incomensurables dans le but de repousser la mort.

Walt Disney, mort en 1966 l'âge de 65 ans, avait tellement confiance en l'homme et en son caractère inventif, qu'il fit congeler son corps, dans l'espoir qu'un jour la science arrive à lui redonner la vie. C'est effrayant, Jacques, mais ce jour est, avec le clonage, pratiquement, arrivé. L'homme ne peut pas encore repousser la mort indéfiniment, mais il peut reproduire la vie. D'ailleurs, notre extra-terrestre local, Raël est actuellement interrogé au Sénat Américain par le sous-comité sur le clonage. Cette année, notre gourou veut cloner un bébé mort. Il s'est fait vertement rabrouer, mais chaque fois qu'un débat prend une tangente, il se trouve toujours des défen-

seurs pour chacun des camps. C'est ainsi que les idées évoluent, font leur chemin... Bien souvent, il n'y a pas tellement loin de la coupe aux lèvres...

L'homme, en voulant maîtriser la mort, est à la recherche de sa propre immortalité. Ce n'est pas par amour démesuré de la vie, mais par peur de l'inconnu.

3. De la splendeur de l'art

Le temps s'est figé. Le sablier qui mesure le temps jusqu'à la fin, la toute fin des heures, a brisé l'horloge en deux, celle qui voulait faire croire que le temps procédait de la perpétuité. Le sablier a remis les choses à leur place en fixant une échéance. Ces gigantesques instruments à mesurer le temps vivent dans une espèce de temple où les craquelures du ciment seules laissent voir que cette lutte dure depuis toujours. Partout dans ce temple, se trouvent des escaliers qui montent et descendent sur nulle part, mais toujours celui qui se perd dans l'Antre du Temps peut revenir sur ses pas. Ce n'est pas un obscur labyrinthe, mais un manège pour tuer le temps. Ce paysage peut vivre éternellement, il suffit que le sablier y consente, lui seul peut suspendre le temps.

Par-delà les ouvertures du temple, navigue un bateau, inconscient du drame temporel qui se joue dans le majestueux édifice. Mais où va-t-il ? Vers quelles mers osera-t-il s'aventurer ? Et qui se trouve à son bord ? Et si parmi les passagers de ce bateau incognito qui coule doucement sur les eaux calmes, se trouvait celui qui détient les clés du sablier ? Et si on pouvait changer l'ordre des choses ?

Jacques, ce que je viens de te décrire est à mon sens une œuvre d'art, pure création artistique de ton père et qui veille dans notre chambre sur nos ébats amoureux d'aïeux.

L'art est ce que l'humain arrive à faire de plus prodigieux. Certes, la science arrive à des résultats surprenants d'ingéniosité, mais elle demeure fonctionnelle. Elle cherche à résoudre des problèmes bien définis, tandis que l'art n'est là que pour que l'humain se surpasse, se torture les méninges à voir au-delà de ce que nos yeux peuvent percevoir. L'art peut reproduire la Beauté.

La musique est grandeur. Pendant que je t'écris, j'entends en sourdine la Petite musique de nuit de Mozart. Quand j'évoque la Beauté, invariablement des morceaux de musique résonnent à mes oreilles. Certains compositeurs ont su reproduire en sons la gamme infinie des sentiments humains.

La musique est grandeur ou petitesse, selon que l'œuvre est inspirée par le génie ou par rien du tout. Avant de qualifier quelque style que ce soit, je dois avouer que j'ai des goûts musicaux plutôt conservateurs, et que par conséquent, toute musique, particulièrement celle qui met en valeur des tendances « nouvelles » ne trouve pas nécessairement grâce à mes yeux.

L'Art peut prendre toutes sortes de traits et quand l'homme arrive à exprimer ses talents artistiques à travers son œuvre, il peut rêver accéder à la reconnaissance sociale. Et puisque la reconnaissance signifie qu'on parlera de lui un bout de temps encore, il accède ainsi à une forme de perpétuité. Il se perpétue dans la mémoire de ceux qui ne le connaissent même pas. N'est-ce pas là l'Éternité, l'Immortalité ? L'art permettrait-il d'accéder à l'Immortalité via la création artistique ?

Ce désir d'éternité tourmente Cornélius, protagoniste d'une histoire de mon cru. Il est torturé par le désir de rejoindre les Jules César au pays des Immortels, mais il n'arrive pas à faire quoi que ce soit pour se démarquer. Alors, il tourne en rond. Il profite pleinement des plaisirs faciles offerts à Rome au début de l'ère chrétienne et personne ne se souviendrait de lui si je ne l'avais pas ressuscité. Quoique, a-t-il vraiment existé ?

Le don de faire l'Art qui permet de faire ressortir la beauté des choses n'est pas donné à tous. Cependant, chacune des époques a donné lieu à des manifestations artistiques que ce soit en musique, en peinture, en architecture et même dans les nouvelles formes d'expression tel le cinéma.

L'art est difficile à cerner et à décrire. Selon moi, pour qu'il y ait art, il faut qu'à l'origine on ait voulu exprimer un sentiment. Il faut que l'artiste puisse toucher l'âme de ses semblables. Par exemple, quand Michel-Ange sculptait sa Pietà, il ne reproduisait rien de neuf. En modelant la matière, il réussit à exprimer la douleur de la Mère portant son fils mort pour sauver les hommes. L'art consiste à faire vibrer la matière, à lui donner vie.

Voyons voir ce que Larousse dit à ce sujet. L'art serait une aptitude à faire quelque chose. C'est par ailleurs l'ensemble des moyens, des procédés, des règles intéressant une activité, une profession. C'est aussi l'expression désintéressée et idéale du beau (je sens qu'on se rapproche). On dit que c'est l'ensemble des activités humaines créatrices qui traduisent cette expression. Je serais plutôt d'accord. L'art définit le Beau, et cela, à travers les modes (même si certaines s'en éloignaient).

Quand j'évoque l'art, je pense à des toiles comme celles que l'on retrouve dans les musées, criantes de réalité, peintes avec un réel souci du détail.

Aujourd'hui je te propose un tour du Musée du Louvre, pour te parler de toute la beauté qui s'y trouve. Cette visite rapide aura l'avantage de ne pas te fatiguer, ce qu'une véritable visite ne manque pas de faire. Depuis 1989, l'entrée du musée est située au centre de la cour intérieure du palais du Louvre, à même une magnifique pyramide de verre qui, loin de déparer, ajoute une touche de modernisme à l'ensemble, en plus de faire bénéficier le centre du musée de la lumière du jour.

Les antiquités orientales, dont certaines remontent à 2150 ans avant Jésus-Christ, sont parmi les plus vieilles collections du musée. Ces civilisations ont laissé d'imposantes sculptures représentant des hommes, des dieux, des chevaux ailés, des signes montrant le chemin de la Vérité. De très vieilles pièces murales faites de tuiles de couleur terre et turquoise provenant du palais de Darius (roi de Perse de 522 à 486 avant Jésus-Christ – c'est lui qui fit construire Persépolis, capitale de l'empire perse achéménide, qu'Alexandre le Grand se fit un plaisir de faire flamber). Ces murales montrent une série de gardes de la maison du roi en robe de cour. Inutile de te dire que pour l'époque, le niveau de détail et le travail requis pour bâtir cette murale sont impressionnants.

L'art islamique est également représenté au Louvre. Cette forme d'art se distingue par le niveau de détail et la pureté des couleurs qu'on retrouve dans ses porcelaines. Peux-tu t'imaginer une assiette sur laquelle on aura dessiné des paons bleus (d'un bleu royal tirant sur le cyan) qui déploient fièrement leur queue, et dont le plumage appelle toutes les teintes de bleu, du noir au blanc ?

L'Égypte a également sa place dans ce lieu qui célèbre l'art. Des statues égyptiennes, des sarcophages et même quelques momies trônent dans le palais... en attendant de revenir à la vie, comme dans les films d'horreur.

Les Grecs, les Étrusques et les Romains règnent dans des salles communes très aérées pour laisser de l'espace aux gigantesques statues des Aphrodite, Vénus et Apollon. Les statues datant de cette époque sont souvent estropiées, mais leur grandeur impose le respect. Non seulement sont-elles immenses, mais le détail des drapés et des corps est d'une finesse approchant la perfection. La Vénus de Milo est un exemple de ces grandes statues. Je n'ai aucune idée du moment et des circonstances de la perte de ses bras (j'allais dire l'« usage » de ses bras, mais ça aurait été un peu farfelu dans le contexte). La sculpture date d'environ 100 ans avant Jésus-Christ et fait plus de deux mètres de haut. Quand j'étais enfant, nous avions à la maison une reproduction en miniature de la Vénus. Ma mère me racontait (j'avoue, je grugeais mes ongles à l'époque – j'ai seulement raffiné la technique avec le temps) que la Vénus, au demeurant la plus belle femme de son époque, n'avait qu'une seule manie : celle de se ronger les ongles. Elle avait tellement rongé ses ongles, qu'enivrée par le geste, elle alla jusqu'à se manger les doigts, puis les mains, jusqu'aux bras. Aujourd'hui, non seulement n'a-t-elle plus d'ongles, mais elle n'a même plus de bras. Je ne croyais pas toujours Marcelle quand elle me racontait des histoires. On aurait dit qu'il fallait toujours qu'elle amplifie cette touche d'invraisemblance qui faisait de ses histoires des pétards mouillés. À près de quarante ans, je me ronge encore les ongles sporadiquement – je dis bien sporadiquement.

On dit que la Vénus de Milo est à la statuaire grecque ce que la Joconde est à la peinture, un incontournable. Maintenant, essaie de

t'imaginer ce qu'aurait été le monde si la Joconde avait eu les seins nus. Je joue souvent à ce petit jeu – ce qu'aurait été le monde si... Je dois te dire pour ne pas t'égarer, qu'il existe effectivement des peintures attribuées à Léonard de Vinci, qui ressemblent étrangement à la Joconde et qui de fait ont le poitrail dénudé.

Voilà que je digresse encore. Je reviens aux drapés. Tu sais que ces années où les Grecs et les Romains menaient le monde, le vêtement à la mode était la toge ou le vêtement drapé. Chez les Romains, la chose était en laine vierge et n'était portée que par les patriciens qui l'arboraient fièrement, même par temps de canicule. Les plébéiens n'avaient pas le droit de porter la toge. Un vêtement impeccablement plissé dénotait chez celui qui le portait un goût sûr et un certain statut social. Le drapé se retrouve donc fréquemment sur les statues correspondant à cette époque, et même plus tard. L'étoffe qui tombe négligemment et qui crée des jeux d'ombres a de tout temps représenté un défi de taille pour les artistes.

Je continue ma visite du Louvre. Près des Romains et des Grecs, on retrouve l'art étrusque qui est beaucoup plus simple, plus dénudé. Les corps ne sont pas découpés muscle par muscle, les traits du visage demeurent sommaires. Les Étrusques étaient d'abord et avant tout des guerriers. Leur art se révèle surtout dans les nécropoles construites en Étrurie et s'échelonne de 610 à 460 avant Jésus-Christ.

Les murs du Louvre sont ornés de peintures de différentes époques, et certaines sont gigantesques. Qu'on pense seulement au Sacre de Napoléon de David qu'il est presque impossible d'englober du regard. Il faut plutôt prendre beaucoup de recul et découper la toile en sections, si on veut la voir au complet. Et prendre du recul au Louvre est une activité difficile, voire impossible, vu

l'achalandage. Le radeau de la Méduse de Géricault également est une œuvre impressionnante. Outre le fait que je sois incapable d'évoquer la toile sans entendre Brassens chanter de sa belle voix lourde et peu mélodieuse « Non, ce n'était pas le radeau de la Méduse, ce bateau, tam tam tam... les Copains d'abord !! » Je suis touchée par ce que la pièce dégage. Elle est ténébreuse, sombre à souhait, et les survivants de la tempête en mer ne semblent pas avoir espoir de s'en tirer. Ils ne délirent pas d'enthousiasme en tout cas.

La Joconde, dans cet univers de déploiement de couleurs et de talents, me fait l'effet d'un poupon de 12 grammes dans un incubateur, trop petit même pour être branché à un respirateur. La Joconde fait partie de l'œuvre de Léonard de Vinci. Celui-là était d'une lenteur telle qu'il devait inventer des pigments capables de lui permettre de prendre des années avant d'achever une œuvre. Si ses pigments lui ont permis de travailler longtemps les mêmes toiles, celles-ci n'auront pas su résister au temps. Par conséquent, les peintures de Léonard, ou enfin ce qu'il en reste, requièrent des soins particuliers. Et puis, la Joconde, non seulement est-elle minuscule, mais on ne sait toujours pas si le modèle était un homme ou une femme, ou si encore il ne s'agissait pas d'un autoportait féminisé de l'auteur. J'avoue avoir été déçue par la toile en question, mais heureusement que le musée recèle de quantités de trésors beaucoup plus impressionnants.

Je te décris une dernière toile, par pur plaisir. Le Lorrain qui est né 150 ans après Léonard, a su célébrer l'éclairage naturel d'un coucher de soleil avant que l'astre ne disparaisse, alors que les ombres se rallongent. Je regarde « Ulysse remettant Chyséis à son père ». Chacun des éléments du tableau est détaillé avec un soin infini, que ce soit l'expression des personnages, les pourtours des

riches édifices longeant la mer, le navire somptueux assombri par le soleil couchant et le bouillonnement d'une mer, qui au fur et à mesure que le jour avance, perd de sa teinte bleutée pour se couvrir de noir, couleur de la nuit. Avoir eu un tel talent pour la peinture, j'aurais aimé avoir été Le Lorrain.

Je ne te parle pas des impressionnistes, car ils sont logés au Quai d'Orsay depuis 1986, et c'est très bien ainsi (opinion tout à fait gratuite et personnelle, d'ailleurs très générale et sans fondements, que tu n'es même pas obligée de partager).

Le Louvre regorge aussi d'une quantité surprenante d'artefacts. Je crois (je cite de mémoire) que si quelqu'un entreprenait de visiter le musée en ne passant qu'une seule minute devant chaque objet, il en aurait pour quatre mois. Chaque pièce ne suscite pas autant d'intérêt que le Sacre de Napoléon ou la Vénus de Milo par exemple, mais chacune témoigne du passage sur terre de millions d'humains, comme toi, comme moi. Chacun aura eu une vie différente de celle des autres et beaucoup auront laissé des objets pour la postérité, que ce soit seulement des pièces de monnaie, de la vaisselle.

Ce qui à mon sens est le plus joli dans le musée, c'est le château lui-même. C'est Philippe Auguste le premier qui en 1190 fit ériger une enceinte et une forteresse sur les lieux du Louvre. Entre 1360 et 1364, Charles V transforme la forteresse en une résidence royale. François 1^{er} (1528) engage les premiers grands travaux du vieux Louvre, il fait mettre à niveau de donjon central. Et c'est le début d'une série de modifications qui viseront à adjoindre le Louvre au palais des Tuileries, à ajouter des pavillons, à refaire la façade bref, à faire de ce lieu un palais royal. Éventuellement, le palais logera des Académies Royales, et le 27 mai 1791, l'Assemblée révolutionnaire décrète que « le Louvre et les Tuileries réunis seront le

palais national destiné à l'habitation du roi et à la réunion de tous les monuments des sciences et des arts ». Deux ans plus tard, le Musée ouvre ses portes au public.

Il faut voir que les vocations successives du palais (j'ai volontairement abrégé de beaucoup son histoire) ont contribué à raffiner la décoration intérieure. Certaines salles sont d'un faste à couper le souffle. Par contre, par souci de conservation de l'optique du musée, nous pouvons encore apercevoir les fondations du donjon qu'avait fait édifier Philippe Auguste, il y a plus de huit cents ans.

L'art est l'ultime représentation de la Beauté et se traduit en mots, en sons, en nombres.

La musique se décrit difficilement puisque c'est l'expression des sentiments, réduite en phrases marquées de mesures ponctuées de temps. Les sentiments se transportent magnifiquement sur une portée musicale et permettent une variété infinie de sons. Qui n'a pas ressenti ce que signifiait l'expression « faire pleurer un violon ». Car le geignement de cet instrument rappelle la souffrance des cœurs.

Que dire d'une solennelle marche militaire qui nous incite à nous redresser, à nous tenir la tête haute et à nous diriger, rigide, droit devant, jusqu'à ce que cesse la musique.

Bien sûr, tandis que j'évoque les musiques qui appellent des images, je n'étais pas pour passer sous silence la marche funèbre de Chopin qui évoque surtout toute la morgue, toute la gravité dont faisaient preuve ces hommes en noir qui suivaient le cercueil lors de ces somptueuses funérailles d'antan, à ces époques où l'on célébrait le mort avec grand déploiement. Quand j'entends la marche funèbre de Chopin, invariablement une image s'impose à moi : un sobre cortège funèbre composé d'un char tiré par des

chevaux noirs, empesés, sur lequel se trouve un cercueil. Le char est fait d'une base et d'un toit suspendu par quatre poteaux, de sorte que les côtés rendent visible la bière dans laquelle repose le corps du défunt. Des couronnes de fleurs sont posées tout autour de la boîte, ainsi l'austère coffre se trouve bordé de formes de toutes les couleurs.

Le char se déplace lentement, suivi d'une multitude de personnages noirs qui marchent sans s'arrêter derrière le véhicule et qui forment le cortège. Des femmes à la taille mince qui arborent de grandes jupes noires, tout en tenant un mouchoir brodé également noir, suivent la procession, parfois en pleurant, parfois en reniflant. Elles sont seules dans leur douleur, car il faut se montrer dignes lors de ces cérémonies. C'est seulement quand les hommes ont compris que de leur attitude dépend la mise en scène, qu'on peut entendre, d'abord en sourdine, le piano jouant les premiers accords plaqués de cette magnifique marche funèbre. La scène ne serait pas lugubre si le temps ne se mêlait pas de la partie. Il fait froid, le temps est lourd, il ne pleut pas encore, mais de gros nuages chargés d'eau ont pris leur position d'attaque. Il vente un peu. Les hommes doivent faire attention à ce que leur chapeau ne parte pas au vent. On accompagne le corps à sa dernière demeure plutôt éloignée, car on a la fâcheuse manie d'installer les cimetières en bordure des villes. Tous marchent vaillamment, car on ne refuse jamais de conduire un ami, un parent à sa dernière demeure, même si nos souliers nous font souffrir, même si on croit s'évanouir à chaque pas. Il faut continuer, pour qu'à notre tour, d'autres nous suivent jusqu'à notre dernier repos, pour ne pas affronter la Mort seul. Voilà une bien grande tirade que j'aurais dû loger au chapitre précédent. Mais, crois-moi, elle appartient bel et bien à ce chapitre-ci. N'entends-tu pas les accords détachés, mineurs et tristes, se succédant lentement,

jusqu'à ce que la mélodie, soudainement rappelle la joie, pas trop, juste un peu, puis retourne à ses accords lugubres ?

La musique est émotions et chacun de nous a au fond du cœur une musique qui lui parle d'amours anciennes, de lointains chagrins ou de joies immenses. Il y a de ces chansons qui, pour le reste de mes jours me bouleverseront. « Quand les bateaux » de Vigneault est de celles-là, peut-être à cause des souvenirs d'enfance qui y sont liés. Des souvenirs de ces années où mon oncle André venait à Montréal. Nous habitons un grand logement blanc, très peu meublé, ce qui me donnait l'impression que notre logis était immense. Il ne l'était probablement pas. Ma mère avait une amie, Claudette Roy qui nous visitait souvent, vêtue de grands sarraus blancs. Je ne me souviens pas si c'étaient là de simples vêtements à la mode, ou des habits liés à son occupation – elle étudiait en médecine. J'ai souvenir d'avoir vu souvent apparaître cet ange, imposant dans sa tenue aux larges manches. Elle devait venir d'ailleurs, elle ne pouvait pas habiter la terre comme nous. Pourtant, ange ou pas, elle a toujours été présente dans nos vies. C'est elle qui me raisonnait quand ma mère, qui avait accepté de mourir, était maintenue en vie artificiellement, et que moi j'y voyais de l'acharnement thérapeutique.

Jacques, je te raconte beaucoup de souvenirs qui me sont chers. Je te les offre en cadeau, car pour moi ils représentent le chemin que j'ai parcouru. Les souvenirs sont de petits diamants qu'il faut conserver précieusement.

J'ai délibérément gardé pour la fin ce qui en art me touche le plus, soit la littérature. La peinture, la sculpture, enfin les arts graphiques, auxquels j'ajouterais à la rigueur le cinéma, nous montrent des images très précises qui laissent peu de place à l'imagination. La musique, quant à elle, ne nous offre pas d'images, mais parle de

sentiments, de tout ce qui torture l'homme. La littérature est à mon sens un heureux mélange de ces deux représentations. L'écrivain peut dépeindre avec moult détails une situation donnée, à tel point qu'on a l'impression de voir la scène, et en même temps, toucher l'âme des personnages, mettre ainsi à nu leurs sentiments. L'écriture rejoint également l'imagination, car les lieux qu'elle dépeint ne sont pas visibles pour l'œil. Il faut que l'image assemble les indices, en forge une représentation. Deux personnes peuvent lire le même texte, se projeter des images totalement différentes et quand même comprendre le récit de la même façon. L'écriture est magie.

À plusieurs reprises, j'ai relu « Cent ans de solitude » de Gabriel Garcia Marquez. C'est à mon sens une très belle représentation de ce que le monde peut être. Cette œuvre sans pareil commence ainsi « Bien des années plus tard, face au peloton d'exécution, Aureliano Buendia devait se rappeler ce lointain après-midi au cours duquel son père l'emmena faire connaissance avec la glace ». Et du coup, nous voilà plongés dans un univers où la glace n'existe pas encore, un monde en pleine émergence où toutes les inventions de l'homme nous sont présentées comme étant des découvertes scientifiques capitales, où les personnages sont plus vrais que nature. Un de ces personnages (soit un Aureliano ou un Buendia) fond des petits poissons et leur applique des yeux de rubis. Quand il n'a plus d'or pour faire des petits poissons, il fond ses poissons fraîchement modelés – un Sisyphe sud-américain.

C'est un réel plaisir pour moi de te parler de cette histoire. Au risque de faire damner tes parents, je m'offre déjà pour te lire ce magnifique roman, pour que jeune, tu t'imprègnes de la magie transportée par les mots de Marquez.

Mais pour agrémenter tes premières années, je vais plutôt puiser dans mon répertoire d'histoires courtes. J'ai en réserve des contes régionaux très colorés qui parlent d'un pays froid, d'hommes obligés de travailler aux chantiers l'hiver, d'abattre et de débiter des arbres qui seront expédiés très loin pour y construire maisons, écoles, pour y établir les bases d'une nouvelle collectivité qui peuplera ce pays où les saisons se succèdent, tout aussi extrêmes et où la terre est aride et souvent stérile. Ce pays recouvert de neige presque la moitié de l'année, qui meurtrit et blesse ses hommes, gèle les pieds et les cœurs, sait l'été venu, célébrer le beau temps revenu par une Saint-Jean illuminée de mille feux.

Hier soir, justement, c'était la fête de la Saint-Jean, et je regardais les feux d'artifice en ayant une pensée pour toi. Je me faisais la réflexion qu'il serait injuste de te parler du monde en ignorant le folklore québécois et toutes ces histoires qui n'appartiennent qu'à nous. Le peuple québécois (on dit aussi « pure laine » pour parler des descendants des Français) a vécu la défaite. Les Anglais eurent raison des Français. Ils régnèrent donc sur toutes les institutions locales. Cependant, les dirigeants de l'époque (qui devaient connaître les principes politiques mis en lumière par Machiavel) savaient qu'ils ne devaient pas attiser la colère des conquis en leur refusant le droit à leur langue et à leurs mœurs, notamment, leurs institutions religieuses. Les Canadiens français purent ainsi conserver leur langue et leur religion.

Au bout du compte, des millions de Québécois répartis sur plusieurs générations furent éloignés de l'arène politique, du milieu des affaires, des emplois rémunérateurs pour être confinés à leur religion et à leur monde rural. Il aura fallu plusieurs décennies aux francophones pour sortir de leur misère. Cette révolution ne se sera pas faite sans heurts. Curieusement, ce n'était pas parce que

le monde rejetait les francophones d'Amérique, mais parce que ces derniers ne pouvaient pas concevoir vivre autrement que confinés dans leur univers. Un jour, pourtant, la situation se renversa, parce que des hommes et des femmes eurent la vision d'un monde autre, où la religion ne serait pas omniprésente, où chacun pourrait avoir accès à l'éducation, aux cours commerciaux, pour devenir des hommes/femmes d'affaires, savoir lire un bilan et ainsi partir à la conquête du monde. Cette vision aura dû se faire entêtante pour que des écoles commerciales et scientifiques francophones puissent ouvrir au début du XX^e siècle. Bien que n'étant pas très vieille, j'ai souvenir de cette époque, au milieu des années soixante-dix où l'avènement du Parti Québécois au pouvoir a permis, à coup de législations musclées, à la langue française de cesser d'être un patois local pour devenir la langue officielle au Québec.

Je regarde les jeunes, attirés par la culture américaine, délaissent leurs origines francophones pour se fondre dans cette foule immense qui n'écoute qu'un certain type de musique (que je ne saurais nommer par ignorance, je m'en confesse) tous habillés (avec une rare économie de tissus) comme leurs vedettes de téléromans américains. Je ne peux m'empêcher de penser que l'homme ne changera pas. Il ne peut pas endosser les luttes de ses parents, parce que celles-ci ne sont rien pour lui.

Les idéologies se recourent toutes quelque part, changent, mais ne valent plus rien quand leurs défenseurs n'y sont plus pour les propager. En d'autres mots, l'humanité tourne en rond. Cependant, toutes ces luttes, ces idées servent d'inspiration au poète, à l'artiste qui s'en servira pour que jamais nous n'oublions qu'avant nous, il y eut de grands hommes, de vénérables combats, de grands sacrifices, et de-ci, de-là, un vénérable Saint, une authentique mère Thérèse,

et que tous ces personnages ont vécu et fait connaître au monde de grandes aventures.

4. L'homme et ses aberrations

J'aurais volontiers esquivé ce chapitre si j'avais cherché à te ménager un peu. Mais tel n'est pas mon but. J'aimerais que tu n'en veuilles jamais aux adultes de t'avoir menti en te cachant les laideurs du monde.

Quand je pense à l'homme et à ses aberrations, ce à quoi je réfère c'est à sa soif de pouvoir politique et à tout ce qui en découle, notamment les guerres, l'édification d'empires et l'exploitation exagérée des ressources.

La suprématie, le pouvoir, la reconnaissance qui apportent à l'homme un sentiment d'éternité ne s'expriment jamais seuls. C'est-à-dire que la puissance n'est pas l'apanage d'un seul homme, mais de plusieurs qui, avides, rêvent de posséder le monde. Les puissants doivent donc conquérir les peuplades qui sont hors de leur contrôle. Pour ce faire, ils lèvent des armées qui se battront les unes contre les autres, laissant pour morts des centaines, voire de milliers de pères de famille qui ne verront jamais grandir leurs enfants, au nom de la suprématie, au nom de la seule vraie foi, au nom du seul véritable Dieu. Chaque fois, les combats auront causé des milliers, des millions de morts. Comme le monde est en continuelle mouvance, les luttes sont toujours à recommencer.

Souvent, c'est le barbare qui remporte la victoire. Car l'autre, le civilisé, a plus que sa seule vie à perdre au combat. Celui-ci risque de perdre ses mausolées, ses temples, l'architecture de son pays, son or, sa maison et tous les petits objets qu'on accumule au cours d'une vie et qui n'ont de valeur que pour nous. D'ailleurs, le raffinement du monde dans lequel vit l'homme civilisé s'est accru au cours des longues périodes de paix pendant lesquelles plus personne n'a pensé à la guerre. Les soldats continuaient leur entraînement de plus en plus mollement, jusqu'à ne plus savoir à quoi leur servirait cette belle forme physique.

Tandis que le barbare qui n'a vu de belles églises que celles des peuplades conquises, sait que la guerre est une boucherie et que le seul moyen d'en sortir est de tuer, de frapper jusqu'à ce que l'autre lâche prise. Le barbare lève l'épée pour sauver sa propre vie. C'est ainsi que, guerre après guerre, de splendides empires furent vaincus, décimés.

Après avoir connu un XX^e siècle de grandes guerres sanglantes, et particulièrement barbares au cours desquelles le génie de l'homme s'est employé à découvrir des moyens toujours plus cruels pour se débarrasser de l'ennemi, après tant d'atrocités, beaucoup croient que l'humanité a eu sa leçon, qu'il n'y aura plus jamais de tels conflits à l'échelle planétaire. C'est armé d'un si bel optimisme que nous aurons suivi à la télévision, il y a dix ans à peine, les épisodes technos de ce qu'on appellera plus tard la « guerre du Golfe », et qui, pour un peu, aurait pu dégénérer en conflit mondial.

Nous ne serons jamais à l'abri du barbare. Lui n'a rien à perdre, tandis que les civilisations organisées construisent des objets qui leur tiennent à cœur. C'est à cause de toutes ces choses accumulées que nous aimons, que le barbare finira par nous coincer, qu'il

s'agisse de nos maisons, nos amis, nos souvenirs représentés en photos ou en fichiers informatiques.

J'ai une question pour toi. L'homme serait-il fondamentalement guerrier ? Je veux dire, se pourrait-il qu'il soit programmé pour se battre et que le contact physique sanguinaire de ses semblables lui procure des satisfactions, et à la limite, lui soit nécessaire ? Ce qui m'amène à me poser la question, c'est l'histoire des croisades chrétiennes.

Vois-tu, depuis la deuxième Grande Guerre mondiale, des efforts de pacification ont émané de gouvernements, de groupements religieux, regroupements collectifs de partout sur la planète. Nous pouvons penser que cette récente guerre nous amène collectivement sur la voie de la paix. Évidemment, il y a encore des pays en guerre, des conflits qui dégènèrent, mais parallèlement, des efforts sont faits pour endiguer ces luttes. Nous semblons être en bonne voie de réaliser ce monde de paix qui, selon l'Apocalypse de Jean, devrait durer mille ans avant le Jugement Dernier.

Or, en 1095, au moment où Urbain II exhorte la chrétienté à se mobiliser pour libérer les lieux saints, les chevaliers chrétiens ne se battent plus. Depuis le début du XI^e siècle, l'Église a imposé des règlements visant à pacifier la chrétienté. On interdit la violence dans certains endroits définis, puis contre certains individus, notamment les clercs, les ecclésiastiques, les veuves, les enfants, etc. Comme ces mesures ne suffisent pas à combattre les effusions de sang, l'Église demandera à ses cavaliers de ne plus se battre certains jours, pour finalement interdire totalement les combats. Au moment donc où le pape demande à ses ouailles d'aller chasser l'ennemi des lieux saints, ceux-ci y voient une aubaine. Le pape annonce aux chevaliers rendus impatients par des années d'abstinence, que

si on ne peut toujours pas se battre entre chrétiens, permission leur est accordée d'aller faire la peau aux Turcs, qui après tout, ne sont pas de même allégeance qu'eux. Ces preux chevaliers, formés au combat, peuvent désormais aller combattre, sans restriction de lieux, de jour, de victimes. D'importants regroupements de chevaliers s'organisent. Comme cette quête prend des allures d'aventure, quantité de gens suivent ces guerriers. De ces chevaliers, si certains appartenaient à la très haute noblesse jusqu'à l'empereur germanique qui a participé à certaines croisades, beaucoup appartiennent à la petite et moyenne chevalerie. Ajouté à ces guerriers, un peuple en armes formé de paysans, de gens pauvres et d'enfants part à la croisade.

De tous ceux qui sont partis libérer les lieux saints, beaucoup sont morts en chemin. Néanmoins, comme l'époque n'offrait guère d'autres distractions accessibles aux pauvres et aux croyants, pendant des décennies, hommes et femmes ont pris le chemin de l'aventure, à leurs risques et périls. Il semblerait que pendant ces années chaotiques, une croisade des enfants aurait été organisée. « Organisée » n'est pas le terme qui correspond à cet événement (je cherche encore). On raconte qu'un beau jour, des enfants français de toutes régions se sont levés spontanément avec l'idée de partir à la croisade. En chemin, le groupe a pris une expansion considérable, pour, juste avant de traverser la Méditerranée, avoir atteint la taille d'une armée. Des romans historiques racontent comment ces enfants finirent par, en nombre restreint, traverser la mer. Le passage devait représenter des difficultés pour beaucoup de croisés, car peu avaient les moyens de payer la traversée.

Cette époque, obscurcie par la domination de l'Église et par une pauvreté généralisée, a dû quand même être palpitante, puisque

l'aventure s'offrait à tous. Et l'aventure, c'était la guerre, mot abject entre tous.

Les conflits sont à la base de la quête de pouvoir politique ou comment accroître sa puissance en minimisant les coûts de sa conquête. Plusieurs se sont penchés sur la question et encore aujourd'hui, cinq cents ans plus tard, les leçons de Nicholas Machiavel font école.

Le Prince, œuvre intemporelle de Machiavel, fut écrite à l'attention de Laurent II de Médicis en 1513 et publié seulement en 1532. L'auteur était un philosophe, homme politique et écrivain italien qui occupa des fonctions politiques importantes. Il remplit de nombreuses missions diplomatiques et il réorganisa l'armée. Il était très près de la tête dirigeante jusqu'à ce que les Médicis renversent la république en 1513. C'est alors qu'il fut éloigné du pouvoir. À partir de ce moment, il écrivit de nombreux ouvrages à caractère politique un tantinet moralisateurs qui avaient pour objectif louable d'améliorer l'homme et la société.

L'approche utilisée dans Le Prince est très systématique. L'auteur commence par définir les types de principautés (régimes politiques) et s'aide de nombreux exemples pour illustrer ses propos. Par son approche raisonnée, il arrive à certaines conclusions qui, de nos jours, n'ont pas encore été démenties.

En philosophe, il pose un certain nombre d'équations. Dans les principautés nouvelles, les hommes aiment changer de maître dans l'espoir d'améliorer leur sort, que cette espérance leur met les armes à la main contre leur gouvernement, ce qui généralement ne fait qu'empirer la situation. Dans les états héréditaires, il y a moins de difficulté à maintenir l'ordre, il suffit au prince de ne pas outrepasser les bornes posées par ses ancêtres.

L'auteur pose ensuite certaines conditions au succès d'un renversement de pouvoir. Le nouveau maître peut décider de fixer sa demeure personnelle en territoire conquis. Pour maintenir le pouvoir et rappeler sans cesse au peuple qui est maître en ces terres, il y a lieu d'établir des colonies ou de maintenir une armée. Or, Machiavel indique sans détour que l'établissement d'une colonie est pratiquement beaucoup plus économique que le maintien d'une armée, et mène aux mêmes résultats.

L'ouvrage traite également des alliances politiques avec des princes d'autres contrées. Il rappelle qu'un prince ne devrait jamais aider un puissant, car alors il rend celui-ci encore plus puissant, et par conséquent, travaille à sa propre ruine. Il indique également qu'un dirigeant doit veiller à ne pas favoriser les désordres intérieurs.

Évidemment, tous ne sont pas devenus princes par grandeur d'âme. Le pouvoir peut aussi s'octroyer par cruauté et scélératesses.

Machiavel s'attarde à définir la milice et sa composition, pour enfin s'attarder à certains comportements plus basement humains : pourquoi les princes sont blâmés ou loués, vaut-il mieux être aimé que craint et comment fuir les flatteurs.

Les types de principautés, les grandes conquêtes, les luttes politiques, armées ou non, la colonisation, les prises de possession sanglantes, toutes ces idées peuvent nous sembler baroques. Mais placées dans un contexte de conquêtes de nouveaux espaces, elles nous apparaissent plus légitimes. La Renaissance a en effet été marquée notamment par la conquête du Nouveau Monde. Il n'en demeure pas moins que les énoncés de Machiavel sont toujours d'actualité, même si on a remplacé les chevaux par des chars d'assaut munis de lecteurs de positionnement infrarouges.

Si la barbarie est parfois politiquement organisée, d'autres fois elle est le fruit d'un seul homme qui, l'esprit un peu fêlé, se lève un beau matin et décide d'organiser le monde à sa manière.

Le 6 décembre 1989 sur Montréal, d'immenses flocons de neige tombent, parfois en rafale, parfois plus doucement. Comme chaque année, les premières tempêtes rendent la circulation automobile impossible. Mais vers les 17 h 30, au moment où la radio aurait dû mettre l'accent sur l'accès au réseau routier, il n'en était pas question. On ne parlait que de la tuerie qui venait d'avoir lieu à l'école Polytechnique de Montréal.

Cet après-midi-là, un fou armé fait irruption dans l'école et ouvre le feu sur les femmes qui croisent son passage. Outre les quatorze femmes qui ont péri, nombreuses personnes ont été blessées et l'école, stigmatisée. Que Marc Lépine, le meurtrier se soit suicidé avant d'être jugé par la justice des hommes, ne rend la nouvelle ni pire, ni plus facile à accepter.

Un membre de la police est dépêché sur les lieux. Rendu sur place, il ne peut accomplir son travail, car parmi les victimes, il a reconnu le corps de sa fille.

Le tueur a laissé par écrit ses intentions. Ses victimes étaient exclusivement féminines. Jacques, comme tu peux le constater, dans ce monde civilisé, il arrive que l'on tue par misogynie.

Le lendemain du drame, j'avais un cours à l'École des HEC. Il faut te dire que Polytechnique et les HEC avaient à l'époque ceci de commun que bien qu'étant situées sur le même emplacement que l'Université de Montréal (je parle de l'ancien édifice des HEC), elles étaient et sont toujours toutes deux des écoles affiliées, ce qui les a de tout temps différenciées des autres facultés et les a marginalisées. Ce soir-là, dans l'école, les lumières étaient tamisées, et dans

le hall d'entrée, on avait installé un grand cahier dans lequel tous pouvaient exprimer leur révolte. Ce cahier était bordé de cierges, il me semble. Le tout était sombre, comme si l'édifice s'était transformé en église, l'atmosphère était feutrée. Ce n'est qu'en quittant les lieux publics pour entrer dans la salle de classe qu'on arrivait à se débarrasser de cette impression accablante de deuil collectif.

Ce soir-là, le professeur est entré dans la classe et a déclaré de toute sa morgue : « comptons-nous chanceux que le drame d'hier ne soit pas arrivé ici, car ce qui arrive à « Poly » peut tout aussi bien nous arriver ». Je ne me rappelle absolument pas du reste du cours, mais je me souviens du frisson d'effroi qui m'a parcouru l'échine en entendant la tirade du professeur Déry. Je crois bien que c'était de la peur.

Même chez nous, dans notre monde sécurisé, il se passe des atrocités. Ces histoires de tireur fou font la manchette occasionnellement, surtout aux États-Unis où la possession d'armes est permise. Une étude a démontré que presque la moitié des élèves du secondaire américain ont facilement accès aux armes à feu, et que plus de 20 % d'entre eux se sont rendus armés dans leur établissement scolaire au cours de l'année 2000. Au Québec, le carnage de Marc Lépine aura à tout le moins permis de restreindre le port d'armes, ce qui à mes yeux est une bonne chose.

Sur l'homme et ses aberrations, j'aimerais t'entretenir d'une autre forme de barbarie, plus pernicieuse celle-là, car elle laisse la vie sauve à ses victimes. J'aimerais aborder le sujet de l'esclavagisme.

J. K. Rowling, dans ses captivantes aventures de Harry Potter, soulève de grandes questions et pose un regard allégé sur des sujets graves. J'aime par-dessus tout la manière où elle démontre

toute la problématique de l'esclavagisme. Dinki et Winky sont deux « elfes de maison », des esclaves dans la plus pure tradition. Ils sont au service de leur maître, sont à l'affût du moindre des désirs des habitants de la maison, en un mot, ils sont totalement asservis. Libérer ces esclaves pose un problème sérieux : ils doivent apprendre à apprivoiser la liberté, ce qui pour Winky est au-dessus de ses forces. Elle sombre dans une profonde dépression, devient alcoolique, et je ne sais pas ce qu'il advient d'elle, n'ayant lu à ce jour que les quatre premiers volumes. Par contre, Dinky s'est parfaitement adapté à son nouveau monde. Dinky revendique, s'habille de manière absurde, car il n'a jamais appris à agencer les couleurs ni à faire des choix pour lui (Dinky est un mâle et Winky une femelle, si j'ai bien compris). J'espère juste que l'enthousiasme de Dinky saura vaincre la neurasthénie de Winky, parce que pour apprendre la liberté, on doit être armé de courage.

Je te recommande fortement la lecture de Harry Potter, car l'auteure pose un regard cynique sur plusieurs de nos travers. Elle utilise des images absurdes pour nous faire voir nos incohérences. La notion même d'esclavage présuppose que les individus ne sont pas égaux, mais qu'une valeur leur est attribuée en fonction de la noblesse de leur naissance. Des civilisations ont tout de même permis l'affranchissement de leurs esclaves. N'empêche que la condition d'esclave était fonction exclusive des origines de l'enfant. Dans notre société démocratique où en principe les chances sont offertes à tous, est-il vrai que tous sont égaux ?

Globalement, l'humanité cherche à assainir les conditions de vie des moins bien nantis, mais les efforts ne sont pas toujours récompensés par des résultats significatifs et immédiats. On raconte qu'aux États-Unis, quand l'esclavagisme a été aboli, quantité de Noirs ont choisi de demeurer avec leur maître, dans les

mêmes conditions qu'auparavant, parce qu'ainsi ils n'avaient pas à apprendre la liberté, se chercher un travail, gérer un budget, se nourrir, mais surtout décider pour eux-mêmes ce qui est bon.

Ton grand-père raconte cette histoire de la poule attachée à un piquet à l'aide d'une corde. Son univers va aussi loin que va la corde. Puis un jour, on lui retire ses entraves, on cesse de mettre de la nourriture dans le cercle qui était son monde auparavant. Le volatile cesse de se nourrir parce que les grains sont désormais au-dehors des limites de son monde. La poule est prisonnière dans sa tête. Drôle d'histoire, mais est-ce que cela ne nous ressemble pas un tout petit peu ?

Pour certains, la peur de la liberté est telle qu'ils choisissent de confier leur liberté à d'autres qui sauront les diriger. C'est ainsi que quantité de personnes se joignent à des sectes religieuses auxquelles ils abandonnent non seulement leurs biens, mais aussi leur vie, leur libre arbitre. Ils abandonnent leur liberté d'être en échange de quoi ils n'auront plus à choisir, à se battre pour décrocher un emploi, rencontrer des gens avec qui ils pourraient échanger de l'amitié, de l'amour, des peines et des déceptions. Ils « offrent » leur liberté au gourou, à Dieu, mais Dieu n'est qu'un prétexte pour ne pas avoir à affronter le monde.

Si certains ont peur de la liberté, d'autres en abusent. Pour ceux-là, il doit y avoir une justice. Mais jusqu'où peut-on aller dans l'établissement des peines à imposer aux criminels ? Est-ce que l'homme a le droit d'user de la peine de mort sur ses semblables ? Ce faisant, ne cherche-t-il pas à suppléer Dieu ? L'humanité est aux prises avec d'énormes débats. Je me demande si elle est suffisamment armée pour y faire face.

La liberté est lourde à porter et nécessite une constante vigilance. Elle est longue à apprivoiser, pourtant, quand on y a goûté, on ne peut plus vivre sans elle.

5. L'homme et sa magnificence

J'étais jeune quand mon père apporta une calculatrice modèle réduit à la maison. L'objet était un tout nouveau modèle à affichage numérique quasi autonome. Il fallait la laisser recharger des heures pour obtenir un brin d'autonomie, mais il semblait à ce moment-là que l'humanité venait de se libérer des lourdes et contraignantes machines à calculer à manivelle. Bien sûr, au moment où cette calculette apparut dans ma vie, l'homme avait déjà marché sur la Lune.

Peu de temps après, j'entendis mon père parler d'ordinateurs. Je garde un souvenir très précis de mon père. Le samedi précédent son décès, il devait aller travailler, finaliser les formulaires fiscaux et compléter un certain nombre de dossiers de fin d'année. J'étais allée avec lui au bureau et j'ai pu, pour la première fois de ma vie, voir un « ordinateur ». Le monstre avait nécessité des installations particulières – chambre tempérée, assez grande pour loger de grands cabinets métalliques bleus et beiges (c'étaient bien sûr des équipements IBM). Je me souviens d'un poste à partir duquel on imprimait – qui n'était aucunement relié à un écran cathodique. Cet assemblage de cabinets, de rubans, de papier et de bruit m'avait transportée dans un autre monde. Cela ressemblait aux films de science-fiction qu'on voyait à la télévision « couleur » (cela faisait

à peine trois ans que nous avions un poste de télévision couleur à la maison).

L'univers des ordinateurs venait de m'être révélé. Il m'aura fallu attendre encore plus de six ans pour revoir des ordinateurs, à l'université. Quand je raconte à ta jeune tante que j'ai eu ma première calculatrice personnelle en première année d'université, elle me regarde comme si je venais d'une autre planète. Quand ton grand-père lui dit se souvenir du jour où la télévision fit irruption dans sa vie, elle ne se donne même pas la peine de sourciller – c'est un ancêtre, après tout.

Aujourd'hui, au travail, je peux difficilement utiliser le même ordinateur plus de deux ans, car il tombe en désuétude (à la maison, c'est différent, je pourrais vivre facilement avec la même machine vingt ans). Il me faut sans cesse plus de mémoire, plus de rapidité, car les logiciels que j'utilise requièrent de plus en plus d'espace disque et de mémoire. Or, je ne suis qu'un simple contrôleur qui n'utilise son ordinateur que pour faire de la comptabilité. Peux-tu t'imaginer ce qu'un chercheur peut requérir comme machine ? Et maintenant, peux-tu t'imaginer ce que ce même scientifique peut produire comme résultat ? Les ordinateurs permettent de décupler les efforts. Et ici, j'insère un bémol : ces résultats sont conditionnels à ce que l'utilisateur soit organisé. Car malheureusement, beaucoup se perdent dans le ventre de la bête. J'ai suffisamment d'expérience pour te dire qu'encore aujourd'hui, beaucoup d'utilisateurs, bien que familiers avec cette technologie, ont peur de leur ordinateur, ou s'en servent comme fourre-tout.

Cette technologie a apporté à l'homme la mémoire des données. Tout à coup, il pouvait mettre en commun et manipuler les connaissances combinées de dix, cent, mille hommes, sans perdre le

moindre détail. Subitement, on pouvait exploser toutes les notions contenues dans toutes les sciences connues de l'homme. Voilà que ce que seul Dieu avait pu accomplir en gérant des millions de destinées humaines, ce mystère était enfin dévoilé. Mais il est à craindre que la science de Dieu entre les mains de sa création puisse le conduire à sa perte.

Jusqu'à maintenant, l'homme s'est servi de cette connaissance parfois pour des choses relativement inoffensives : pour rendre plus efficaces les transactions des boursicoteurs, pour rendre les dirigeants d'entreprise semblables au « Big Brother » de George Orwell, pour créer l'illusion d'une plate-forme planétaire où chaque humain peut dégomber son mal d'être et être entendu par un autre encore plus mal tourné. Il a asservi l'ordinateur au service de la machine qui travaille à sa place, elle qui mécaniquement, produit des biens de consommation, encore et toujours plus.

L'ordinateur sert d'autres projets plus louables comme la conquête de l'espace à la recherche d'une nouvelle terre où nous pourrions migrer quand nous aurons fini de détruire la nôtre.

Cette année, des experts britanniques ont recréé à l'aide de la plus récente technologie, ce qu'ils estiment être le visage le plus ressemblant à celui du Christ. Le « nouveau » Christ a le visage large et basané, le nez proéminent, la peau mate, les cheveux courts et la barbe taillée de près. Cela ne correspond pas du tout au beau blond au regard douloureux pour lequel beaucoup de femmes auraient vendu leur âme qui avait représenté le Christ jusqu'à maintenant. Tu sais, on a beau dire que le corps n'est qu'une enveloppe charnelle, mais j'ai été déçue en voyant la reconstitution récente. Il y a chez moi un petit côté superficiel qui veut que je doive être un

peu amoureuse de mes idoles, sinon je perds tout intérêt. Mais j'ai espoir que les chercheurs se soient trompés.

La recherche médicale a réalisé de grands progrès grâce à l'accès en temps réel à des mégas bases de données. D'immenses progrès médicaux sont survenus au cours des dernières décennies permettant à l'homme de vivre beaucoup plus vieux, de remettre à beaucoup plus tard ses angoisses de mort et bien sûr de polluer quelques années de plus cette terre qui souffre et qui étouffe de nous porter. Ce faisant, on a oublié de produire plus de médecins, ce qui rend la situation un peu burlesque : on a acquis des connaissances permettant d'accroître la longévité, mais pour y avoir droit, encore faut-il passer le cordon de traitement primaire contrôlé par un nombre restreint de médecins généralistes. Et puis, désormais, beaucoup d'enfants qui autrefois seraient morts à la naissance sont sauvés. Il arrive que ces sauvetages in extremis laissent des séquelles importantes sur certains poupons.

Les progrès scientifiques réalisés ces dernières années dans le domaine de la médecine me laissent perplexe. Doit-on arracher l'homme à la mort ? Doit-on artificiellement prolonger sa vie ? Peut-on lui prélever une cellule pour en faire un autre, exactement comme lui, un frère Dolly ? La question que je me pose en fait est la suivante : toute cette expérimentation, au nom de la science est-elle moralement acceptable ? Ma question va au-delà des mutations obtenues génétiquement. Je me demande si des sectes telles les mennonites qui refusent tout progrès scientifique et qui vivent comme il était de mise au début du XX^e siècle, qui rejettent les idées « nouvelles » de production industrielle et qui vont encore à cheval, n'ont pas raison, s'ils ne vivent pas en plus grande harmonie avec l'univers. Et si avec nos immenses progrès nous avons fait fausse route ?

Il existe sur notre planète une race de singes pacifiques, les bonobos. Ce primate ressemble beaucoup à l'humain. Une légende circulerait selon laquelle les hommes et les bonobos vivaient jadis côte à côte. Lorsque les hommes commencèrent à se vêtir, les bonobos velus repoussèrent leurs cousins dans la jungle. Les hommes chassaient le singe, mais pas le bonobo puisque cette race ressemblait trop à l'humain. Ce serait une société matriarcale où les mâles ont intérêt à obéir, sinon ils sont repoussés dans la jungle. Chez ces primates, le mâle entretiendrait des liens affectifs avec sa mère sa vie durant, ce qui ne se voit pas chez le chimpanzé. Les bonobos désamorcent les conflits au sein de leur groupe en s'accouplant, ce en quoi ils savent se montrer aussi inventifs que les humains en adoptant de multiples positions. Ces grands singes pacifistes sont probablement en voie d'extinction puisqu'ils vivent au Congo, en plein centre d'une guerre civile meurtrière. Puis, le commerce de la viande, l'explosion démographique et la destruction de leur habitat naturel contribuent à leur extinction. En bout de piste, c'est l'homme avec ses mauvaises habitudes, qui finira par avoir le dessus sur toutes les sociétés qui auraient pu lui servir d'exemples. Encore une fois, le barbare aura le dessus.

L'avidité a de tout temps poussé l'ingénieur à avoir plus, à produire plus, à posséder plus, car peu d'entre nous se contenteraient du gîte et de la nourriture de l'ascète. L'industrialisation ou la capacité de faire produire par la machine plutôt que par l'homme a révolutionné le monde. Je comparerais l'acquisition de ces nouvelles capacités à l'avènement de l'impression.

Quand l'imprimeur allemand Johannes Gensfleisch dit Gutenberg inventa en 1434 la presse à imprimer et en 1441, l'encre qui permettait d'imprimer les deux faces du papier, il ne se doutait sûrement pas qu'il venait de changer la face du monde. Ici, j'ouvre

une parenthèse. Depuis le début, j'agrémente mon texte de faits historiques pour appuyer ma vision du monde. Mais même l'histoire passée change. Aujourd'hui, dans La Presse il y avait un article à l'effet que bien que Gutenberg soit bel et bien le père de l'imprimerie moderne, des chercheurs de l'université de Princeton ont démontré qu'il aurait utilisé une technique plus primitive que celle envisagée jusqu'à présent. On se demande désormais qui a bien pu inventer la matrice de cuivre et le moule réutilisable si ce n'est pas Gutenberg. Fin de la parenthèse.

Revenons à cette époque où l'Occident était dominé par le monde chrétien. Depuis des centaines, la conquête du berceau de la chrétienté avait donné lieu à moult croisades, au sein même de l'Église, de nombreux schismes avaient eu lieu donnant naissance à de nouvelles religions, mais par-dessus tout, des aventuriers avaient navigué vers l'Ouest et découvert un monde à conquérir, des terres à perte de vue, n'appartenant à personne, sinon à quelques tribus « sauvages » à mater ou à convertir. Ces aventuriers revenaient en leur terre maternelle raconter à qui voulait bien les entendre toutes les richesses contenues en ce monde, toutes les aventures offertes. C'était du beau travail de propagande.

C'est ainsi que la France, l'Angleterre et l'Espagne principalement envoyèrent leurs jeunes hommes établir des colonies en ces nouvelles terres.

Je passe sous silence les autochtones massacrés au nom de la conquête et je reviens en Europe là où cet engouement se vivait comme une quête. Dans le monde chrétien, les femmes ont de tout temps joué un rôle de second plan, d'ailleurs, cela se reflète encore aujourd'hui dans l'organisation de l'Église qui refuse aux femmes l'accès à la prêtrise. De grands tribuns ont beau arguer que le rôle

de la femme est de beaucoup supérieur au rôle de premier plan de l'homme, je trouve cet argument malhonnête. Si les femmes étaient « supérieures » ou égales à l'homme, elles pourraient facilement occuper des fonctions masculines. N'empêche que mon opinion de non-pratiquante a bien peu de poids comparé à deux millénaires de traditions.

Donc, dans ce monde délaissé par quantité de jeunes hommes, les pucelles ne trouvaient guère à se marier, et beaucoup préféraient entrer en communauté. Cela donnait encore plus de valeur au mysticisme dont l'époque était auréolée. L'époque était mystifiée. Par conséquent, de grandes œuvres à la gloire de Dieu furent édifiées et décorées. De grands génies créateurs notamment en Italie peignirent et sculptèrent des monuments pour le compte de l'Église.

C'est dans un tel contexte que Gutenberg permit au monde d'avoir accès plus facilement à des textes qui autrefois se devaient d'être recopiés à la main afin d'être diffusés. L'imprimerie venait de changer la face du monde. Mais tous n'eurent pas accès à tous les textes imprimés. L'Église dut réitérer son rôle de conservateur de l'âme de ses ouailles. Elle mit sur pied un système d'identification des ouvrages accessibles et non accessibles, l'index. Ici au Québec, nous connûmes les répercussions de l'index jusque vers les années 1960. L'index était tenu à jour par l'Église, mais celle-ci ne pouvait en aucun cas empêcher la distribution de ces ouvrages. Il était de la responsabilité de chacun de se refuser l'accès à ce que l'Église jugeait indigne de l'âme d'un bon chrétien. Évidemment, ceux qui manquaient à ces diktats devaient s'en confesser.

Donc, l'imprimé, en plus de causer des maux de tête aux gardiens des âmes, permit pour la première fois dans l'histoire à la science d'exploser, de devenir accessible à tous, et même, d'unifier

le monde en rendant disponibles les résultats de recherches de tous les savants du monde occidental, dans un premier temps. Je crois que le Monde global a commencé avec Gutenberg. À mes yeux, il faudra attendre cinq cents ans avant qu'un autre mouvement ait autant d'impact. L'industrialisation est selon moi comparable à l'avènement de l'impression puisqu'elle a permis une autre forme d'explosion, cette fois-ci de la production des biens en quantité phénoménale. Non seulement l'utilisation de machines a-t-elle favorisé la multiplication des biens de consommation, elle a aussi rendu possible une certaine forme de progrès. On pouvait désormais produire quantité de biens en tous points identiques. On pouvait donc faire de plus en plus d'expérimentations scientifiques en s'appuyant sur des bases identiques, ce qui allait rendre les tests, les expériences beaucoup plus précis et permettre une acquisition de connaissances éminemment plus rapide. Un tel milieu pouvait désormais accueillir le monde de l'explosion des données, l'informatique.

La mécanisation a rendu possible des inventions fort utiles aujourd'hui, que l'on pense seulement aux transports terrestres et aériens. Utiles, ces découvertes, mais meurtrières aussi. Ta tante Élisabeth serait-elle encore de ce monde, n'eût été ces inventions ? Si elle n'avait pas été renversée par une automobile, serait-elle morte quand même à l'âge de quinze ans ? Mais n'eût été l'automobile, est-ce que tes parents se seraient rencontrés, et toi, aurais-tu vu le jour ? Déroutante incertitude...

Nous vivons une ère d'explosion technologique. Il ne se passe pas une journée sans que les médias nous informent de nouvelles découvertes saugrenues ou magiques, splendides ou inutiles dans tous les domaines, à tel point qu'on s'insensibilise. Ce qui devrait

nous impressionner nous laisse de glace. L'exceptionnel, le sensationnel est banalisé.

Que nous réserve l'avenir ? Il nous faut regarder où s'orientent les recherches actuelles, car c'est dans ces directions que nous verrons les progrès d'importance se réaliser.

D'abord le monde médical ne cessera de nous surprendre au cours des prochaines années. Les travaux sur le clonage et les techniques de reproduction de la vie et de son maintien se heurteront de plus en plus violemment aux institutions chargées de veiller sur la morale. Les corps professionnels chercheront à se désolidariser des actes de leurs membres et les moralisateurs voudront standardiser un code déontologique universel, regroupant de nombreuses professions, qui parfois, n'auront aucun lien direct entre eux. Je crois qu'il sera permis de reproduire la vie sous toutes ses formes, mais qu'il ne sera jamais toléré de mettre un terme de manière délibérée à la vie, le suicide n'aura pas droit de cité dans le monde occidental. Et tu vois, Jacques, cela ne fait aucun sens d'un strict point de vue mathématique : la terre n'arrivera pas à supporter tout ce monde de plus en plus nombreux qui vit de plus en plus longtemps.

Je crois que très bientôt nous pourrions vivre confortablement ailleurs que sur la terre, que ce soit sur une autre planète ou sur une station orbitale. Les voyages interplanétaires seront aussi fréquents que les voyages en avion le sont de nos jours.

Évidemment, la conquête de l'espace sera d'abord réservée à une certaine élite pour éventuellement devenir accessible à tous.

Si l'humain n'arrive pas à préserver ses espèces animales, parce qu'il aura appauvri les races en faisant des manipulations génétiques malheureuses ou qu'il n'aura pas su sauver ses troupeaux des maladies contagieuses, il pourra se consoler avec un animal

de compagnie robotisé. Un ingénieur britannique va mettre sur le marché en septembre 2001 un chien capable de reproduire la plupart des mouvements canins. La bête qui s'appelle « RoboDog » peut courir après une balle, lever la patte ou grimper les escaliers. Il aura l'avantage de ne pas requérir de soins. On pourra donc le laisser seul à maison des semaines durant. Et même, comme il sera muni d'une caméra et qu'il aura la faculté de transmettre à distance, on pourra, via Internet, demander à son chien de faire le tour de la maison, et ainsi voir ce qui se passe. Cela dépasse largement les attributs de notre ami canin. Je pense bien que l'avenir nous réserve un nombre considérable de trouvailles de ce genre.

On a tenté d'implanter un marché économique global avec l'avènement des communications en direct et Internet, mais cela a rapidement déjoué l'entendement de l'homme. Disons qu'à ce chapitre, on est encore en pleine expérimentation. Il faut aussi laisser le temps aux pirates de s'organiser, pour que le système soit fonctionnel. Mais cela n'est qu'une question de temps pour que tout se mette en branle.

En économie, on a assisté à un phénomène de scission : l'économie réelle cotée en bourse a laissé place, avec possibilité de transiger en temps réel, à un phénomène spéculatif qui tend désormais à s'éloigner de la valeur réelle des entreprises. La première méga manifestation de ce phénomène a eu lieu début 2001, alors que les titres des compagnies qualifiées de haute technologie, mais essentiellement axées sur les télécommunications, se sont effondrées en bourse. Dans un monde où jadis on misait un peu sur le potentiel d'une entreprise et beaucoup sur ses acquis, on s'est mis à spéculer presque exclusivement sur son potentiel de croissance. Des entreprises hyper endettées n'ayant jamais généré de profit, mais très impliquées dans le développement de nouvelles technologies se

sont mises à avoir plus de valeur que d'autres, profitables. En 1999 et 2000, beaucoup de compagnies ont changé de main, chaque fois en mode de surenchère. Début 2001, les marchés en ébullition ont été frappés de mutisme ou de paralysie. Que s'est-il passé ? Tout ce qui est excessif n'est pas fait pour durer. Après analyse, ce qu'on a qualifié de « paralysie » correspondait au niveau des affaires des années 1996 et 1997, années « pré-Y2K » (où « Y2K » se traduit par « an 2000 » – ainsi nommé par les infomanes). Les concepts de valorisation d'entreprise seront à revoir pour tenir compte d'éléments intangibles. Le « potentiel » de croissance, les « ressources » humaines d'une entreprise se verront attribuer des valeurs qui sont encore à baliser.

Le capitalisme, seul modèle puisque l'autre se sera effondré en 1989, continuera sa course. Il enrichira de manière démesurée plus de personnes, enlevant ces richesses aux moins nantis. Ultiment, le capitalisme voudra que le monde appartienne à un tout petit nombre de personnes, laissant à la rue des milliards d'autres. Qui saura les en empêcher ? Quel est le barbare qui s'y attaquera ? Certainement pas nos institutions politiques, je pense que même un gouvernement mondial n'y parviendra pas. Seulement, ceux qui auront été laissés pour compte pourraient se rebeller, c'est le propre du barbare : n'avoir tellement rien à perdre que toute bataille est bonne à prendre.

J'ai encore des questions pour toi. Est-ce que la démocratie saura être viable à très très très long terme ? Avec ou malgré toutes ses découvertes, l'homme apprendra-t-il à devenir meilleur ?

6. L'homme et ses paradis artificiels

L'homme est un rat qui ne cherche qu'à s'approprier le bien de son frère. Voilà un bien triste constat. Pour ne pas dévoiler son caractère retors, il s'est imaginé un système où tous doivent participer en joueur ou en spectateur, qui mettrait une valeur non pas le côté sombre de sa personnalité, mais toute l'intelligence requise pour arriver sournoisement et de manière tout à fait civilisée, à dépocher son frère.

L'homme a ainsi inventé la monnaie, le commerce et éventuellement la bourse. Évidemment, tous sont conviés à la grande roue de fortune, mais là comme ailleurs, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Cependant, tout ce fatras fait rêver l'autre homme, celui qui dépocherait bien son frère, mais qui franchement préférerait que quelqu'un d'autre s'en charge, et lui remette le fruit de son labeur. Pour ce dernier, on a inventé la loterie, la pensée magique accessible à tous et à très peu de frais.

Quand sa conscience le gruge, l'homme qui ne va plus tellement à l'église, se saoule, se drogue, s'étourdit de bruit et de mouvement, bref, s'endort pour ne pas avoir à rester seul avec sa conscience.

Tout devient matière à distraction, que ce soit le travail, le jeu, les activités sportives ou une vie sociale bouillonnante. Tout ce qui nous garde au centre d'un tourbillon dans lequel on a sa place

bien à soi, au point de se sentir irremplaçable, nous étourdit et fait oublier que le temps passe et que l'on s'est détourné de la quête qui devait être notre mission principale lors de notre venue sur terre. Je crois que chacun de nous est imbu d'une mission et que c'est la seule explication logique à la coexistence d'un corps fait de matière et d'une âme qui semble être régie par d'autres lois que celles qui gouvernent la matière. Par contre, vois-tu, ton grand-père croit que je me complique la vie avec mes questionnements existentiels. Selon lui, la vie n'a de but qu'elle-même, tout comme la fourmi qui semble avoir été créée pour transporter toutes sortes de choses qui viendront grossir les stocks des fourmilières qui peuplent nos terrains. Quand la fourmi tombe d'épuisement, une autre prend le relais, et les fourmilières continuent à se remplir, pour alimenter les fourmis qui viendront après celle-ci et qui auront pour mission de perpétuer la race. Et si je demandais l'avis d'une troisième personne, j'aurais probablement un tout autre point de vue.

Que l'homme soit imbu d'une mission cosmique ou pas, on peut dire que de toutes les espèces, c'est celui qui transporte le plus de choses, et meuble (asphalte) le plus de terrain.

Cette civilisation a réussi à faire ce que nulle autre n'était parvenue auparavant, soit produire des biens en quantité industrielle. Auparavant, la limite de la production se trouvait dans la capacité des humains de peindre, forger, sculpter, tailler, moudre, récolter, etc. De tout temps, l'humain s'est servi de concepts physiques de base pour se construire des leviers, des poulies, des instruments servant essentiellement à répartir le poids pour transporter des choses toujours plus lourdes. Il aura fallu attendre l'ère de l'industrialisation pour que la machine prenne le relais sur l'homme et arrive à produire en autant de quantités que sa rapidité lui permettait, c'est-à-dire que la machine pouvait désormais fonc-

tionner en continu, ne requérant que peu d'entretien et zéro amour. À partir du moment où l'homme a conçu la machine, en très peu de temps, on s'est retrouvé en présence de machines qui engendraient des parcelles d'autres machines, et moins d'un siècle plus tard, on a vu des machines en concevoir d'autres. L'ingéniosité de l'humain procède bien sûr à cette escalade de découvertes en série.

Derrière tout ce génie se cache l'extrême avidité de l'homme. Il voudrait d'abord être le premier à créer la chose intemporelle. Je le sais parce que le rêve de l'écrivain est justement de pondre l'œuvre intemporelle, qu'elle soit reconnue avant qu'il ait quarante ans pour qu'il n'ait plus jamais besoin de travailler, que le reste de ses jours se coule en douce oisiveté. Je le sais, parce que j'en rêve aussi.

L'homme voudrait créer une seule chose, une seule fois, mais que cette création bouleverse l'ordre des choses, le rende célèbre et très très riche. Pour mousser ce rêve, l'homme s'abreuve de faits vécus, d'histoires de Bill Gates qui en raison de son génie informatique et d'homme d'affaires a rapidement bâti un empire qui éventuellement a été attaqué par ses détracteurs un peu jaloux. N'empêche, Bill Gates figure encore parmi les plus riches de la planète. Pierre-Paul Lemire, ado boutonneux et bien pansu, devant son ordinateur justifie ses loisirs en rêvant devenir un autre Bill Gates encore plus riche, encore plus célèbre.

Ceux qui sont pourvus d'un peu de jugeote savent qu'ils ne seront jamais des Bill Gates ni des Shawn Fanning. Ils rêvent néanmoins d'une richesse et d'une célébrité relative. Ils n'achètent pas de billets de loterie parce que le grand rêve des Lavigreur n'est pas pour eux. D'ailleurs ils se sont fait confirmer par moult voyants de tous acabits qu'ils vivront bien certes, mais qu'ils devront travailler toute leur vie. Ils rêvent d'une retraite dorée. C'est armés

d'un tel raisonnement qu'ils investissent massivement dans leurs fonds de retraite. Comme les médias leur crachent à cœur de jour les bons et les mauvais placements boursiers, qu'il peuvent ainsi suivre l'évolution de leurs pécules, des gourous de la finance ont imaginé les fonds mutuels. Là, le client bien intentionné peut se faire siffler par la radio que le titre de Nortel pique du nez, c'est tellement compliqué de savoir de quoi est composé son propre portefeuille, que le client ne cherche même pas à savoir. Il se dit « Coudons, Nortel ne va pas bien ». Il arrivera rarement à déterminer que cette nouvelle lui aura coûté 23 872,43 \$.

Le 2 avril 2001, La Presse titrait « la bourse, malade d'une économie américaine anémiée ». L'article indique que les investisseurs ont désormais placé tous leurs espoirs entre les mains du président de la Réserve fédérale américaine, la Fed, pour qu'il stimule une économie malade en réduisant le taux d'intérêt. Quand les marchés sont vigoureux, on n'est pas en attente d'intervention gouvernementale. Ce dont je me souviens de mes cours de finance, c'est ce que le professeur Séguin appelait la « théorie du plus fou ». Selon cette théorie, on paierait un prix exorbitant pour des actions (*action* : bien intangible et volatile et ayant peu en commun avec la capacité de production réelle de l'entreprise, je le précise) en supposant que quelqu'un sera encore plus fou pour nous les racheter à prix plus fort encore. Où s'arrête cette surenchère ? J'imagine que c'est quand le plus fou des fous y perd sa maison, son automobile, sa femme et ses fonds de retraite. La partie est terminée pour lui, mais pas pour les autres. Parce que le plus fou des fous a tout perdu suite à une dégringolade de ses titres qui ne valent plus beaucoup. Alors les autres (fous) voient dans cette perte de valeur une opportunité. Et le cycle recommence. Il y en a pourtant qui deviennent très riches à ce jeu.

Quand il s'ennuie, l'homme s'invente de nouveaux concepts. Il élabore des modèles financiers qui lui permettront de calculer exactement le pourcentage de croissance qu'une entreprise peut enregistrer, en vertu de la gestion de son encaisse (à court et à moyen terme). Quand il a pondu son modèle, il se fait une gloire de se faire publier dans une revue spécialisée en gestion, pour que le modèle en question finisse par servir de référence à l'Entrepreneur qui ne jurera plus que par ledit modèle et qui verra ses affaires périlcliter, car il n'avait pas compris les hypothèses sous-tenant la thèse. L'homme doit faire valoir sa suprématie. Il hésite rarement à se lancer dans de nouvelles aventures aux enjeux desquelles il ne comprend rien, se disant qu'il n'a, après tout, qu'à lire des résumés d'experts pour devenir lui-même expert. Occasionnellement, il se casse la gueule, mais aussitôt remis, il se relance à la poursuite d'autres chimères. Cette quête sans répit a pour but d'atteindre des sommets qui, sait-on jamais, pourraient non seulement mener à la prospérité, mais permettraient de passer à la postérité... et peut-être même devenir immortel. C'est curieux que chaque côté sombre de l'humain nous ramène invariablement sur les traces de ses angoisses de mort.

Il a beau fuir, s'enivrer de nectars euphoriques, d'herbes aromatisantes, l'homme finit toujours par se heurter à sa condition de mortel à laquelle il ne comprend rien.

Par contre, il sait une chose. Pendant qu'il se vautre dans le stupre ou qu'il se passionne pour des jeux informatiques, qu'il passe ses soirées au casino, pendant ce temps, ses angoisses morbides ne le tourmentent pas. Quand il se concentre pour lire des pages financières ou qu'il engage une longue conversation sans queue ni tête avec un inconnu quelque part sur la planète Internet, ou qu'il prenne un verre en bonne compagnie, jamais il ne lui vient à l'esprit

qu'il peut mourir. Quand il se réfugie dans ses paradis artificiels, l'homme peut presque être heureux.

À quoi d'ailleurs tient le bonheur ? Je viens tout juste de lire un article (récurrent je dirais) dans le Sélection du Reader's Digest qui liste les éléments sur lesquels il faut travailler pour être « heureux ». Il faut être « cool », ne pas trop se mettre de pression sur les épaules, viser de petits bonheurs simples au lieu de miser essentiellement sur des événements majeurs. L'article ajoute que le jardinage est une activité pouvant contribuer à l'ataraxie. Mais qu'est donc le bonheur ? Ce serait, selon Larousse un état de complète satisfaction, de plénitude. Ce que cela me semble sous-entendre, c'est qu'en aucun cas cet état ne saurait être permanent. On peut d'ores et déjà supposer que le bonheur peut nous arriver quand on s'abandonne à nos chers paradis artificiels.

J'imagine déjà le sourire de vertueuses personnes qui, en lisant cet énoncé, se disent que leur droiture les tient (heureusement) à l'abri de ces vices. À celles-là, je répondrai que ce que je qualifie de paradis artificiel est en fait tout ce qui empêche l'homme d'être seul avec lui-même, seul à écouter son cœur et à ressentir sa solitude. J'inclus donc presque tout ce qui fait du bruit, qui est motorisé et qui dérange. Même parfois le contact avec l'autre empêche de ressentir sa condition de mortel. On peut se griser du contact de l'autre, à preuve :

Rêve éveillé d'un soir d'été

C'est une assemblée joyeuse qui se réunit pour célébrer des liens indéfectibles par essence. Le sang unit cette joyeuse bande.

La rencontre a lieu dans un endroit assez isolé pour pouvoir tapager très tard, avec un minimum de service pour que personne n'ait à préparer de repas. Chacun apporte ses consommations. Je le note comme étant un élément important, parce que dans les faits, chacun se pointe armé de beaucoup plus de précieux liquide qu'il n'en peut absorber, au cas où quelqu'un serait en panne.

L'après-midi se déroule en joyeux babillage. On se retrouve, on se raconte le bout de chemin parcouru. Comme il s'agit là d'une troupe à l'esprit affûté, les bons mots fusent et chacun apprécie les subtilités lancées en douceur. Il a Jean-Claude qui avoue encore courir le jupon, mais qui serait bien malheureux si une dame se laissait séduire. Ressurgissent également les souvenirs ironisés d'une jeunesse sombre et pauvre. On rit beaucoup, car les mots sont lancés de manière très spirituelle.

Il y a les jeunes enfants qui trouvent leur place au sein de ce groupe qu'on appelle une famille. Il y a ceux qui, pour toutes sortes de raisons, ont été éloignés du groupe, mais qui reviennent parce qu'ils le voient bien, ces liens sont éternels. Comme il fait beau, on joue dehors, on amuse les enfants et les plus vieux. On avale bien sûr quelques bières, question de ne pas se déshydrater. Il fait tellement chaud dehors, le soleil pourrait faire évaporer toute l'eau de nos corps, il faut compenser.

Le souper arrive juste comme on est en plein milieu de grandes conversations que nul ne saurait déranger. Qu'à cela ne tienne ! Nous nous plions aux exigences du lieu et allons continuer notre conversation autour d'un verre de vin.

Après le dessert, c'est la soirée tant attendue qui commence enfin. Cette fois-ci, Germain a été prévoyant, il a apporté les paroles des chansons que nous nous égossillons à clamer jusqu'au coucher

du soleil. Heureusement que Carmen sait trouver la tonalité juste, parce qu'à plusieurs occasions elle doit nous ramener dans le ton. Pendant ce tour de chant, les rossignols se désaltèrent au suc du houblon. L'audience fait de même par solidarité.

Le soir tombe enfin. Tous se regroupent autour du feu. Germain a rangé sa guitare, car cette année, il n'y a personne pour prendre le relais. L'an dernier il y avait Alain et Gervais pour faire danser les flammes d'un feu entretenu jusqu'à ce que le dernier des fêtards se couche.

Tous se rapprochent. On partage les souvenirs. On raconte nos vies, nos peurs, nos angoisses. On parle beaucoup de ceux qui ont été et qu'on sent ce soir parmi nous. On lève nos bières à leur santé. On se dit que si nous sommes heureux, ils doivent l'être aussi. Les incessants voyages aux toilettes créent une sorte de dynamisme au sein de ce groupe de plus en plus drôle. Après avoir libéré sa vessie, on revient pour s'apercevoir que quelqu'un a volé sa place. Qu'à cela ne tienne ! On se joint à d'autres et on se raconte toutes sortes de choses.

Tout à coup, le groupe se défait, les conversations deviennent plus privées et quelque chose se brise. Ce n'est plus la gaieté qui préside à cette fête, mais les remords qui refont surface. On se souvient de ceux qu'on a négligés, de ceux qu'on a abandonnés par lâcheté. On maudit nos faiblesses et on pleure sur ce qui n'a pas été et qui aurait pu être. On pleure sur les vies cassées qu'on croit qu'on aurait pu réparer si on avait eu un peu plus de courage. Les larmes fusent et la bière sert désormais à combler l'eau gaspillée par la peine.

Tout cela dure jusqu'à ce que plus personne ne tienne sur ses pattes. Il y a bien sûr des gens totalement sobres dans le lot, mais

on ne les voit plus, tellement tout est englué dans le cerveau de ceux qui ont eu peur de se déshydrater tout au long de cette journée inoubliable.

Le lendemain, les enfants qui se sont couchés tôt réveillent les plus vieux qui cuveraient bien leur houblon jusqu'à midi, mais tous finissent par se lever. L'atmosphère est beaucoup plus relax que la veille. Raymonde et Liliane ne cessent d'agacer les plus jeunes en leur disant qu'ils sont bien sages ce matin.

C'est à ce moment où plusieurs sombrent presque dans un état de tranquille catalepsie que Dany, Patricia, Marie-Claude, André, Michèle sortent leur appareil photo pour immortaliser un lendemain de veille inoubliable.

Puisque tous doivent reprendre la route pour Québec, Joliette, Chicoutimi, Montréal, Alma, le groupe se quitte tôt. On s'embrasse en se promettant de ne jamais manquer un de ces fameux rendez-vous.

Pour l'homme, le paradis ressemble à l'amitié, à l'euphorie, à la légèreté, au mouvement et à la richesse. Il recrée à souhait cet état. Ce faisant, il s'use un peu plus, mais au moins, il ne souffre pas, il n'a pas peur, il est brave.

7. Allais-je oublier l'amour ?

Si les Tristan et Iseult de la littérature se consomment, dans la « vraie vie » on ne meurt pas d'amour. Ou si, par inadvertance, on en meurt, on finit toujours par ressusciter. N'en demeure pas moins que par amour on puisse se sentir ravagé, décimé, perdu. Pourtant, ma mère me racontait que Marie la Vierge, la mère de Jésus Christ Notre Seigneur devait son nom au plus beau verbe de la création : aimer. Aimer et marie comportent exactement les mêmes lettres. Aimer, et cependant se sentir étranger à soi-même.

Devenir étranger à soi-même peut nous arriver un beau jour, sans qu'on y soit préparé. On a rencontré l'Amour, mais on se refuse de l'admettre pour toutes sortes de raisons, parce qu'on est déjà engagé, parce qu'on refuse de se laisser distraire de nos habitudes ou parce qu'on a peur de se donner, peur de communier. Petit à petit, le sentiment creuse un chemin dans notre cœur pour y laisser courir ses racines. Mais tout cela, on peut l'ignorer souverainement. Seulement, un beau jour, on n'arrive plus même à voir l'objet de notre passion sans souffrir. L'Amour a pris le dessus. C'est à nous désormais de le combattre ou de nous laisser dominer par lui. Laisser l'Amour vaincre peut parfois signifier sa propre perte. L'Amour est plus fort que notre propre volonté et se doit de se montrer sous son vrai jour, parce que si on refuse de le reconnaître

comme tel, il se charge de nous tordre les sens, de nous démolir et de nous laisser errants, telle une épave humaine.

Toute cette souffrance est néanmoins louable, car elle sévit au nom de l'Amour. Au nom de ce supplice, combien d'œuvres n'ont-elles pas été créées ? Car il faut bien le dire, l'artiste se nourrit de cette douleur pour créer la Beauté, voilà le secret de l'artiste.

Et même si le mal d'aimer nous rend malade, il est doux de s'en savoir atteint. Sinon, il arrive que l'on croie que notre cœur ne serve plus à rien d'autre que pomper le sang des veines, un vulgaire travail de gestion des égouts. On arrive même à se dire que cette quiétude qui vient après la fougue passionnelle est beaucoup plus souhaitable que la fièvre des amours naissantes.

Quand la passion nous tombe dessus et qu'on l'a acceptée, alors s'amorce ce que j'appelle la torture amoureuse. Tu sais, ton corps sait que tu es en amour, mais tu ne sais pas toujours si l'objet de tes désirs ressent la même passion. Normalement, l'étape suivante consiste à s'en assurer. Cela implique que l'autre chez qui tu as senti de la sympathie puisse te rejeter. L'éventualité de ce rejet fait peur. Beaucoup se refusent à l'Amour par crainte du rejet. Si par bonheur, l'objet de tes passions partage celles-ci, toute angoisse n'est pas écartée pour autant. L'étape de l'apprivoisement comporte sa part de risques aussi. Tiens, pour te donner un exemple bête, mes pieds sont affreux. D'abord, ils sont totalement dépourvus d'arche. Puis, j'ai un orteil beaucoup plus long que les autres, sur lesquels règnent des cors causés par des souliers moulés pour pieds normaux. Pour couronner le tout, j'ai des oignons aux pieds qui me font souffrir. Ton grand-père dit toujours que quand il m'a connue, j'étais chaussée, et que quand il m'a vu les pieds, il était déjà trop tard. Jacques, ce que j'essaie de te dire, c'est que jamais plus je

n'aurai le courage de me déchausser devant un nouvel homme. Toutes les angoisses d'une nouvelle passion requièrent un courage titanesque. Et ce courage, on l'a rarement. Il faut que l'attirance soit suffisamment forte pour que l'on n'ait aucun autre choix que de s'y livrer complètement.

On a tous nos zones ombragées qu'on cache à la majorité des gens que l'on côtoie. Quand on rencontre la personne avec laquelle on voudrait faire un bout de chemin, on est tiraillé entre le désir de tout partager avec cette personne, de ne rien lui cacher, et la peur d'être jugé. Si on s'ouvre complètement, on court le risque d'être jugé et rejeté. Sournisement, avant que la confiance s'installe, la jalousie peut venir mêler les cartes.

Tout cela dure des mois. Ce n'est qu'au bout de cette longue période d'appivoisement que l'amour serein peut s'installer. La complicité est établie, il est très agréable de vivre en compagnie de quelqu'un qui connaît chaque facette de notre personnalité et qu'on devine tout autant. C'est tellement confortable comme relation que cela enlève tout désir de fougue. N'empêche que ce confort n'est nullement une assurance contre la Passion qui peut frapper au moment où on s'y attend le moins.

Il y a pourtant des gens qui se refusent à toute vie amoureuse par conviction, par dépit ou par peur. Sont-ils plus malheureux que ceux qui se heurtent sans cesse à des aventures impossibles ? Je n'ai pas de réponse pour toi. L'amour, je ne le connais que par ce que j'ai pu en vivre.

Une jeune adolescente vient de me surprendre avec une question existentielle. Supposons, énonce-t-elle, que notre âme n'est qu'une moitié d'une entité. Supposons que l'autre moitié existe quelque part. Si un jour, dit-elle encore, je rencontre l'autre

moitié de moi-même, et que pour une raison ou pour une autre nous sommes séparés, est-ce que je pourrais aimer encore ? Est-ce que je pourrais oublier, est-ce que je pourrais aimer aussi fort ?

Mon pragmatisme omniprésent a été tout chaviré, surtout après avoir appris le fonctionnement de la chose. Deux âmes, en fait, deux moitiés d'âmes, qui n'étaient qu'une à l'origine sont séparées à dessein. Le jeu consiste à faire en sorte qu'elles se retrouvent, se reconnaissent et se ressoudent l'une à l'autre pour toujours, un genre de casse-tête cosmique.

Je trouve que c'est d'un romantisme sans pareil. J'ai tout de même argumenté pour la forme : oui, mais si l'autre moitié de ton âme se trouve en Mozambique et que jamais les deux parties ne se rencontrent – ne trouves-tu pas que c'est un jeu cruel ? Encore là, j'ai passé pour un éteignoir.

Je crois Jacques, que contrairement à cette jeune demoiselle, que nous avons la capacité d'aimer, beaucoup et souvent, avec intensité, au point de nous mettre dans le pétrin à l'occasion. Je crois aussi que, bien que le sentiment amoureux s'impose de lui-même, nous avons tout de même la liberté d'en faire ce que bon nous semble. On peut choisir de vivre toutes les passions qui croiseront notre route, pour réaliser qu'en bout de piste, si on avait laissé de côté les plus éphémères, celles qui n'atteignent que la surface de notre cuirasse, on s'en serait tiré avec moins de balafres. Aurions-nous été plus heureux ? Plus malheureux ?

Et quelles satisfactions peut-on tirer des amours auxquelles on se sera refusé ? Est-ce que ce bon curé Patenaude a édifié son âme en se privant d'une flamme qui le dévorait ? Est-ce que dans la grande loi cosmique à laquelle nous sommes soumis, les sacrifices de cet ordre valent quelque chose ? Et si les amoureux sacrifiés se

réincarnaient, tout aussi amoureux, bien qu'acceptant de vivre leur amour, ne peuvent s'y adonner pour quelque raison que ce soit – parce que l'un est atteint d'une maladie mortelle, ou la guerre les sépare. Je veux dire, si la réincarnation existe, peut-on être puni de n'avoir pas vécu toutes les passions qui auront croisé notre chemin ? L'inverse est tout aussi troublant. Si on s'est laissé aller à goûter tous les plaisirs, toutes les passions, notre âme ne se sera-t-elle pas égarée ? Comment savoir ?

On en revient toujours au même point. Si on savait avec exactitude ce que nous sommes venus faire sur terre et où nous allons après y avoir séjourné, un plan d'ensemble quoi, beaucoup de questions se trouveraient résolues. Nous saurions en quoi consiste notre participation dans ce monde. Nous n'aurions plus de doute sur l'après-vie, puis nous saurions très exactement comment disposer du corps de nos proches défunts. Savoir tout cela à l'avance, et aussi connaître l'aboutissement de nos amours ternirait évidemment la quête chevaleresque de l'amoureux transporté par son seul sentiment audacieux.

Tiens, ça me rappelle tout à coup une chanson de Brassens, « la non-demande en mariage ». Dans cette chanson, il met en relief le romantisme qui se heurte au quotidien. Il y dit entre autres que ce n'est pas une bonne idée d'effeuiller la marguerite au fond d'une casserole.

Les amours aussi passionnées soient-elles finissent toujours par souffrir d'usure ou enfin accusent une certaine patine. Comment faire alors pour préserver leur charme ? Je dirais que les amours non consommées ont encore plus de charme que celles auxquelles on a goûté. Les amours fantasques survivent mieux au temps. Alors je demanderais : à quoi sert-il d'aimer, si c'est pour voir ce si beau

sentiment s'étioler ? J'ai l'impression que la réponse se trouve justement dans la raison d'être de l'homme. À quoi cela sert-il d'éprouver de si grands sentiments si ce n'est pour procréer ? Si la machine humaine avait été conçue strictement avec comme moyen de reproduction des pulsions sexuelles et des organes génitaux, il y a fort à parier que beaucoup auraient systématiquement réglé leurs envies à la main, tant pis pour la race. Tandis qu'en injectant le sentiment amoureux, l'homme se trouve aux prises avec sa compagne et ses rêves romantiques. C'est drogué de la sorte, qu'il rêve de s'unir et de créer quelque chose qui serait la représentation exacte de toute la passion qui bouillonne entre les deux amoureux.

Voilà Jacques comment tu auras été convié à cette grande ronde des mortels. Tes parents s'aimaient. Ils ont voulu donner un sens à cet amour, alors ils ont conçu un enfant. S'aimeront-ils toujours ? Je n'en ai aucune idée.

T'aimeront-ils toujours ? À cela, je répondrai oui. L'amour filial, l'amour du parent procède autrement que l'amour passionnel. On aime nos parents et nos enfants de manière inconditionnelle. Les enfants, parce qu'ils sont issus de la chair de leurs parents, ne connaîtront jamais personne qui leur donne plus que la vie. Les parents qui auront attendu la venue de leur marmaille tout au long de la gestation, qui chercheront dans cet enfant les traits qui seront les leurs. Tout cela tisse des liens qui ne se dénoueront pas facilement. La famille dans laquelle on se reconnaît des affinités de caractère, ne pourra jamais être remplacée. Bien sûr, la vie peut t'amener loin de ta famille, mais jamais tu ne t'y sentiras étranger, chaque fois que tu pourras y revenir.

Je ne t'ai pas parlé des enfants engendrés dans la violence et la peur. Beaucoup vivent des situations désespérées et ne reçoivent

pour tout bagage que la haine que leur auront léguée leurs parents. Ceux-là connaîtront des réalités qui pour beaucoup, te seront épargnées. Nous sommes en droit de nous demander pourquoi la société laisse venir au monde ces enfants, sachant qu'ils risquent de devenir délinquants. Surtout, pourquoi ils sont laissés à leur famille qui les violenteront, les priveront de nourriture, d'amour et d'éducation, de tout ce qui pourrait leur permettre un départ normal dans la vie. Je te dirais que les cas extrêmes sont pris en charge par l'État, mais que les autres sont laissés à leur famille, probablement au nom du sacro-saint principe de liberté individuelle qui est à la base de nos institutions sociales et politiques. L'État ne peut pas soustraire un enfant à ses parents sous prétexte que celui-ci ne sera pas bien éduqué. Sur quels principes peut-on se baser ? Et comment évaluer chacune des situations ? C'est chose quasi impossible. On ne peut qu'accepter les iniquités, et aider là où on peut.

Tes parents auront préparé ta venue douillettement et avec empressement. Tu viendras au monde dans le meilleur contexte qui soit. Tes parents sont jeunes, mais assez matures pour se lancer dans cette grande aventure que constitue ta venue. Tous deux s'aiment, ils se construisent un nid confortable dans leur nouvelle maison. Ils ont tous deux une bonne éducation, des mœurs impeccables et surtout beaucoup de cœur. Ils gagnent bien leur vie et je crois qu'ils sauront t'offrir un encadrement solide. Surtout, jamais ils ne te laisseront tomber. Ce sont deux personnes d'honneur. Il fallait bien que je te fasse la morale un brin, et te dise combien tu es chanceux de venir au monde dans un tel environnement. Si je ne le faisais pas, j'aurais l'impression de ne pas faire mon travail de BGM (belle grand-mère).

Ton premier grand amour sera la belle Annie, ta mère. Ce sera sur elle que tu t'appuieras, dont tu dépendras pour tout. Ce sera elle

qui te nourrira, qui apaisera tes premières envies, qui te réconfortera quand tu te sentiras mal. Éventuellement, tu te rendras compte que Dominique, ton père, est très bien aussi. Tu apprendras à aimer plus d'une personne. Plus tard, un nouveau personnage fera irruption dans ta vie. Ce sera une petite sœur à laquelle tu devras sacrifier une partie de l'attention de tes parents qui t'était exclusivement dévolue. Alors tu vivras la jalousie. Tu détesteras cette petite sœur au point de souhaiter sa mort. Mais pour elle, tu seras un héros. Elle t'aimera, t'admira, ne ressentira pour toi aucune jalousie, car tu étais là avant.

À partir de ce moment-là, tu expérimenteras toutes sortes de sentiments qui t'étaient étrangers. Cet apprentissage s'amplifiera plus tard avec les amis. Tu apprendras à reconnaître les bons, les méchants, à fuir les uns et à te rapprocher des autres. Éventuellement, les amitiés seront plus diversifiées, tu traiteras avec les garçons différemment d'avec les filles. Tout cela prendra du temps bien sûr, mais débouchera sur la séduction, sur des émotions plus pimentées, et tu seras pris dans la grande chaîne des amours humaines dont le but semble être de préserver la race.

Est-ce trop facile de conclure que l'amour ne sert qu'à se perpétuer ? Un constat aussi dénudé de charme enlèverait beaucoup de valeur à ces poèmes langoureux, ces plaintes, ces histoires, que nous ont offerts pour notre plus grand plaisir des artistes de tous les temps.

J'emprunterai plutôt à Khalil Gibran le texte suivant, extrait du Prophète, en guise de conclusion. :

Quand l'amour vous fait signe de le suivre, suivez-le,

Bien que ses chemins soient rudes et escarpés.

Et lorsqu'il vous étreint de ses ailes, abandonnez-le,

Bien que l'épée cachée dans ses pennes puisse vous blesser.

Et quand il vous parle, croyez en lui,

Bien que sa voix puisse briser vos rêves comme le vent du Nord dévaste le jardin.

*Car de même que l'amour vous couronne, il vous crucifiera.
De même que vous lui devez de croître, vous lui devez d'être élagué.*

De même qu'il s'élève jusqu'à votre hauteur et caresse vos branches les plus délicates qui frémissent au soleil,

Il descendra jusqu'à vos racines et les secouera là où elles s'accrochent à la terre.

Comme des gerbes de blé, il vous assemble en lui,

Il vous bat pour vous dénuder,

Il vous passe au tamis pour vous libérer de votre bale,

Il vous passe au moulin jusqu'à vous blanchir,

Il vous pétrit jusqu'à vous rendre malléable,

Et alors il vous livre à son feu sacré, afin de faire de vous le pain sacré du festin sacré de Dieu.

Toutes ces choses, l'amour les fera en vous afin que vous puissiez connaître les secrets de votre cœur et, les connaissant, devenir une parcelle du cœur de la Vie.

*Mais si dans votre frayeur, vous ne cherchez que la paix de
l'amour et les plaisirs de l'amour;*

*Alors il vaudrait mieux, pour vous, couvrir votre nudité et
quitter l'aire de battage de l'amour;*

*Pour un monde sans saisons où vous rirez, mais pas tous vos
rires, et pleurerez, mais pas toutes vos larmes.*

*L'amour ne donne rien que lui-même et il ne prend rien que
de lui-même.*

L'amour ne possède ni ne peut être possédé,

Car l'amour suffit à l'amour.

8. Pour toi Jacques, voici ton monde, prends-en bien soin, car il t'appartient désormais

La journée s'annonçait belle et douce, une de ces journées printanières où le soleil fait briller les jeunes pousses des tulipes qui luttent pour émerger d'un sol qui était gelé il n'y a pas si longtemps et les bourgeons qui se gonflent aux branches des arbres.

Je suis allée au gymnase faire performer (souffrir) mes muscles. Puis, je suis sortie dehors. Le temps avait changé, de lourds nuages se formaient et le vent s'était levé. L'air transportait des odeurs d'épices, le temps était grave.

C'est par un tel matin confus que je suis allée rencontrer celui qui allait me parler de mes vies antérieures. C'était un petit homme qui, en transe, m'a révélé des pans de mes existences précédentes, en prenant soin de faire ressortir seulement ce qui pouvait m'aider à sortir du tournis existentiel dans lequel je m'enlisais. Il m'a expliqué que l'âme à naître choisissait ses parents selon des critères bien définis. Il m'a démontré de quelle manière je m'y étais prise pour choisir mes parents lors de mes deux dernières incarnations. Je dois te dire que nos critères ne sont pas toujours louables. J'espère que tu as pris soin de choisir des parents que tu prendras comme modèle, car pour moi, tes parents sont des exemples.

Ce petit homme m'a mise en garde contre moi-même. Nos souffrances, nos limites et nos tourments viennent bien souvent de nos propres angoisses et de nos raisonnements erronés. Il faudrait être assez sage pour savoir les reconnaître et les maîtriser.

J'arrive au terme de ma missive. Je crois bien avoir fait le tour de la question. J'ai puisé au fond de moi-même de manière bien égoïste – j'ai parlé de moi sans arriver à percevoir mon interlocuteur. Ce n'est que ce matin du 12 juillet que tu as cessé d'être une histoire que je raconte. Tout à coup, tu es devenu un enfant que l'on habille, que l'on linge et qui vagit. Voilà six mois que tu baignes dans le ventre de ta mère qui, soit dit en passant, est de plus en plus resplendissante. Aujourd'hui, pour la première fois, je t'ai prêté un visage, un corps, une image. Je te voyais souriant, insouciant et gazouillant. Pour célébrer cette nouvelle réalité, je suis allée acheter des fringues pour habiller ce joli corps douillet. Ton grand-père a beaucoup ri de me voir projeter mon besoin toujours inassouvi d'acheter des vêtements pour toi. Aujourd'hui aussi, j'ai eu un peu peur que tu cesses d'être le Jacques à qui j'écris cette longue lettre pour te métamorphoser en bébé naissant qui éventuellement (au gré de tes parents) répondra à un autre prénom. Je vois désormais poindre à l'horizon le jour où ce beau voyage prendra fin – le mien, celui de l'attente, et le tien, celui du flottement « gestationnaire ». Les fins de voyage sont toujours teintées de tristesse.

Voilà que bientôt s'amorcera ton voyage sur terre. J'ai peur pour toi, car je sais que vivre n'est pas toujours une sinécure. On voudrait que les personnes chères à notre cœur n'aient jamais à souffrir. On souhaite parfois avoir la possibilité d'arracher leurs souffrances, pour les porter à leur place, pour que leurs meurtrissures deviennent nôtres et qu'ainsi ceux qu'on aime sortent indemnes de leurs épreuves. Mais nous savons que ce sont toutes

ces écorchures qui nous font grandir. C'est à travers ces épreuves que la vie nous réserve que l'on peut arriver à se débarrasser de ses illusions et à accepter ce qui nous est offert. Il faut parfois avoir eu très mal pour enfin reconnaître le bonheur dans de toutes petites choses et apprécier comme un gigantesque cadeau l'amour, l'amitié et la fidélité de ceux qui nous entourent.

Par conséquent, je ne souhaite pas que ton chemin soit totalement exempt d'épreuves, mais que tu ne te blesses pas trop toi-même inutilement.

Chacun a son histoire, les peuples comme chacun des humains. Tu auras la tienne aussi, si malgré tout ce que je te raconte, tu décides de t'incarner. Je te la souhaite palpitante.

Affectueusement,

A handwritten signature in black ink, consisting of a large, stylized initial 'C' followed by several loops and a long, thin tail extending to the right.

Sommaire

| | |
|--|-----|
| 1. Le choc de la nouvelle | 11 |
| 2. De la peur de la mort..... | 35 |
| 3. De la splendeur de l'art..... | 53 |
| 4. L'homme et ses aberrations..... | 69 |
| 5. L'homme et sa magnificence..... | 81 |
| 6. L'homme et ses paradis artificiels..... | 93 |
| 7. Allais-je oublier l'amour ? | 103 |
| 8. Pour toi Jacques, voici ton monde, prends-en bien soin, car il t'appartient désormais..... | 113 |

Les Éditions Belle Feuille

Distribué par BND Distribution

Distribution numérique : Agrégateur DeMarque

Web : http://vitrine.entrepotnumerique.com/ressources?publisher=Les+%C3%A9ditions+Belle+Feuille&sort_by=issued_on_desc&view=covers

| TITRES PAR CATÉGORIE | AUTEURS | ISBN |
|---|-------------------------------|-------------------|
| Anecdotes de vie | | |
| <i>La magie du passé</i> | Marcel Debel | 978-2-9811696-9-3 |
| Autobiographies | | |
| <i>Ça s'est passé comme ça...</i> | Normand Paquette | 978-2-923959-65-8 |
| <i>Le crapuleux violeur d'âmes</i> | Monique Richard | 978-2-923959-50-4 |
| <i>Une histoire de taxis d'ataxie ou La dernière illusion</i> | Emmanuelle Poirier St-Georges | 978-2-923959-67-2 |
| Autofictions | | |
| <i>Tout peut arriver (épuisé)</i> | Roxane Laurin | 978-2-923959-47-4 |
| Biographies | | |
| <i>Maman et la maladie « d'Eisenhower »</i> | Anne-Marie Pépin | 978-2-923959-54-2 |
| Cas vécus | | |
| <i>Enveloppez-moi de vos ailes</i> | Huguette Lemaire | 978-2-923959-48-1 |
| <i>L'insomnie, une lueur d'espoir</i> | Carole Poulin | 978-2-9810734-7-1 |
| <i>L'instinct de survie de Soleil</i> | Gabrielle Simard | 978-2-9810734-3-3 |
| <i>Récit d'un fumeur de cannabis</i> | Stéphane Flibotte | 978-2-9811696-4-8 |
| Essais | | |
| <i>Au jardin de l'amitié</i> | Collectif | 978-2-9810734-2-6 |
| <i>De l'aurore à la brunante</i> | Viateur Tremblay | 978-2-923959-64-1 |
| <i>Les Jardins, expression de notre culture</i> | Pierre Angers | 2-9807865-3-5 |
| <i>Univers de la conscience</i> | Yvon Guérin | 2-9807865-7-8 |
| <i>Vivre sur Terre, le prix à payer</i> | Alexandre Berne | 978-2-9811696-3-1 |
| Lettres | | |
| <i>Pour toi Jacques...</i> | Louise Tremblay | 978-2-924530-03-0 |
| Nouvelles | | |
| <i>La Vie</i> | Marcel Debel | 2-9807865-0-0 |
| <i>Lumière et vie</i> | Marcel Debel | 2-9807865-1-9 |
| <i>Quelqu'un d'autre que soi</i> | Micheline Benoit | 2-9807865-4-3 |
| <i>Une femme quelque part</i> | Micheline Benoit | 2-9807865-2-7 |

Poésie

| | | |
|---|-------------------|-------------------|
| <i>À la cime de mes racines</i> <i>Un miroir sur ma tête</i> | Mariève Maréchal | 2-9807865-5-1 |
| <i>Amalg'âme</i> | Angéline Bouchard | 978-2-9811691-1-7 |
| <i>Bonheur condensé</i> | Magda Farès | 2-9807865-8-6 |
| <i>Fantaisies en couleur</i> | Marcel Debel | 978-2-9810734-1-9 |
| <i>L'imprévu à L'Isle-aux-Coudres</i> | Lucie Marceau | 978-2-923959-63-4 |
| <i>L'Arc-en-ciel d'un ange</i> | Diane Dubois | 978-2-9810734-0-2 |
| <i>Odyseus</i> | Brigitte Jean | 978-2-923959-68-9 |
| <i>Voyage au centre de la pensée</i> | Louis Rodier | 978-2-9810734-8-8 |

Récits

| | | |
|-------------------|----------------|-------------------|
| <i>L'Arnaquée</i> | Gisèle Roberge | 978-2-9811696-6-2 |
|-------------------|----------------|-------------------|

Récits autobiographiques

| | | |
|---------------------------------|--------------------|-------------------|
| <i>La fenêtre de la liberté</i> | Claudette Gauvreau | 978-2-923959-55-9 |
|---------------------------------|--------------------|-------------------|

Recueils de contes

| | | |
|---|-----------------|-------------------|
| <i>L'aventure de Vent des Neiges</i> | Sophie Bergeron | 978-2-9811696-7-9 |
| <i>Le Diamant inconnu</i> <i>Contes de l'au-delà</i> | Pierre Barbès | 978-2-9810734-6-4 |

Recueils de fantaisie pour enfant

| | | |
|----------------------------------|----------------|-------------------|
| <i>L'anniversaire de Marilou</i> | Hélène Paraire | 978-2-9810734-5-7 |
| <i>Les oreilles de Marilou</i> | Hélène Paraire | 978-2-9811696-2-4 |

Romans

| | | |
|---|-----------------------|-------------------|
| <i>Deux enfants aux petites valises</i> | Yvette Desautels | 978-2-923959-57-3 |
| <i>En quête du passé</i> | Chantal Valois | 978-2-923959-58-0 |
| <i>La Ménechme</i> | Chantal Valois | 978-2-9811696-8-6 |
| <i>Le piège des lucioles</i> | Frantz Mars | 978-2-924530-06-1 |
| <i>Les millions disparus</i> | Bernard Côté | 978-2-9811696-0-0 |
| <i>Les petits princes</i> | Jean-Baptiste Roberge | 978-2-924530-00-9 |
| <i>Lettre à ma Louve</i> | Lise Vigeant | 978-2-923959-52-8 |
| <i>Méditation extra-terrestre</i> | Olga Anastasiadis | 2-9807865-9-4 |
| <i>Oscar et Hélène dans</i> <i>la naissance de la nouvelle Terre</i> | Fred Ardève | 978-2-923959-59-7 |
| <i>Oscar et les</i> <i>Vendanges du Seigneur</i> | Fred Ardève | 978-2-923959-53-5 |
| <i>Rose Emma</i> | Gisèle Mayrand | 978-2-9810734-4-0 |
| <i>Sous la poussière des ans</i> | Pierre Cusson | 978-2-923959-51-1 |

Romans fantasy

| | | |
|--|--------------|-------------------|
| <i>L'Arbre à Bulles :</i> <i>Tome 1 - Le Leilos</i> | Anne Gaydier | 978-2-923959-60-3 |
|--|--------------|-------------------|

Sciences-fictions

| | | |
|---|--------------------|-------------------|
| <i>Collection Espadia :</i> <i>La nouvelle ère de la Terre</i> | Maxime G. Benjamin | 978-2-923959-56-6 |
| <i>Recueil d'événements</i> <i>au sein de l'espace</i> | Damien Larocque | 978-2-923959-49-8 |

CPA, CMA, MBA, ayant fait carrière en gestion financière, l'auteure, **Louise Tremblay**, a choisi la voie des chiffres bien qu'elle ressente depuis l'enfance l'attrait des mots. Issue d'une famille où la lecture était une activité prisée et bercée par la poésie de la première vague de compositeurs et poètes québécois, la force d'évocation des mots la fascine. Curieuse, aventureuse, active, elle voyage et expérimente autant pour découvrir le monde que pour confronter ses idées.



*Le 28 août 2001, l'auteure met un point final à une lettre adressée à un enfant à naître, **Pour toi Jacques...** Elle dépeint le monde tel qu'il lui apparaît alors, sans savoir que deux semaines plus tard, les attentats terroristes à New York chambouleront cette vision du monde. Elle raconte la vie, la mort, l'amour, l'homme, son génie, ses aberrations, ses rêves et ses grandeurs. Les sujets mènent à des questionnements qui à leur tour appellent des souvenirs, des anecdotes ou des propos qui alimentent l'actualité.*

